

ELLES CONSTRUISENT

Portraits d'architectes franciliennes

#1



ELLES CONSTRUISENT

Portraits d'architectes franciliennes

#1 Elles Construisent

Éditorial

L'Île-de-France est un formidable terrain d'expression et de création architecturale, avec des dynamiques de développement et de grands projets urbains qui permettent toutes les audaces.

S'il est aisé de citer quelques grands noms masculins qui ont forgé l'identité architecturale de ce territoire, il est moins évident de distinguer en aussi grand nombre les femmes architectes qui, pourtant, représentent aujourd'hui la majorité des diplômés des écoles d'architecture et la moitié des professionnels de moins de 35 ans inscrits à l'Ordre des architectes – part qui a presque doublé en vingt ans.

Les raisons en sont multiples, comme l'effacement, à partir du 19^e siècle, de nombre de femmes dans l'histoire des arts, phénomène qui ne saurait être sous-estimé et qui n'est pas propre à l'architecture.

C'est tout l'objectif de cet ouvrage, premier d'une série initiée par la DRAC Île-de-France, conformément à ses engagements pris dans le cadre de sa labellisation Égalité/Diversité par l'AFNOR, et porté par la Maison de l'architecture Île-de-France et par l'association MÉMO¹.

Les femmes choisies sont désormais entrées dans le matrimoine pour plusieurs d'entre elles, et il était important de rendre hommage à ces pionnières. Beaucoup des portraits réalisés sont aussi ceux de professionnelles de notre temps, engagées dans la discipline architecturale à divers niveaux.

En les mettant à l'honneur, et en valorisant leurs parcours et réalisations, ce sont de nouveaux modèles qui s'offrent à nos yeux, et un nouveau champ des possibles pour celles qui, par milliers, embrassent le métier d'architecte.

Laurent Roturier

Directeur régional des affaires culturelles Île-de-France

¹ Mouvement pour l'équité dans la maîtrise d'œuvre.

Avant-propos

Les livres d'architecture comptent de nombreux portraits d'architectes, qui permettent de retracer une trajectoire, de mettre en perspective des projets,

de saisir dans son épaisseur une démarche, une position, un rapport au monde.

L'écrasante majorité de ces portraits concerne des hommes. Pourtant, l'histoire et le monde de l'architecture regorgent de femmes architectes dont les travaux n'ont cessé et ne cessent de contribuer au débat. Ce livre, premier d'une série de trois, campe seize portraits de praticiennes et participe à rendre visible ces démarches, ces postures, ces trajectoires.

Cet engagement en faveur de l'équité entre hommes et femmes architectes est central à la Maison de l'architecture Île-de-France, tant dans sa politique que dans les sujets abordés. L'exposition « Des corps dans la ville, architectures, féminismes et espaces construits » qui s'est tenue en 2022, et les tables rondes, visites et débats associés, ont permis d'explorer en profondeur les enjeux saillants de cette question. Porté par la DRAC Île-de-France, l'association MéMO et la Maison de l'architecture Île-de-France, cet ouvrage, avec les seize portraits qui le composent, montre la diversité des démarches de ces architectes de différentes générations autour d'un sujet, celui des cultures constructives ; des trajectoires donc mais aussi quelques pistes fructueuses pour affronter les enjeux du monde à venir.

Léa Mosconi

Présidente de la Maison de l'architecture Île-de-France

Sommaire

Éditorial de la Direction régionale des affaires culturelles Île-de-France	3
Avant-propos de la Maison de l'architecture Île-de-France	5
Introduction	9
Adrienne Gorska	12
Juliette Tréant-Mathé	16
Marion Tournon-Branly	20
Iwona Buczkowska	24
Françoise-Hélène Jourda	28
Nasrine Seraji	32
Emmanuelle Patte	36
Véronique Descharrières	40
Françoise N'Thépe	44
Charlotte Picard	48
LA Architectures	52
Atelier MLH	56
Éléonore Morand	60
Claire Dycha	64
Camille Salomon	68
Emmanuelle Déchelette	72
Glossaire	77
Autrices et auteur de l'ouvrage	78
Crédits photographiques	80

Introduction

Pourquoi réaliser une série d'ouvrages dédiés à la valorisation des pratiques et productions des architectes femmes franciliennes d'hier et d'aujourd'hui ?

Malgré la féminisation significative de la profession d'architecte, autant au sein de la formation initiale que dans la profession, le chemin est encore long pour que l'apport des professionnelles de la conception architecturale soit reconnu à sa juste mesure, dans un univers où la domination masculine reste structurelle. Surreprésentées chez les salariées des agences d'architecture, les femmes sont rarement à la tête des entreprises les plus reconnues et les plus médiatisées. Elles sont donc peu mentionnées quand elles ont contribué à la conception d'un projet aux côtés de celui qui se verra officiellement attribuer le statut d'auteur. On pourrait espérer que la féminisation rapide que connaît la profession ces dernières années augmentera mécaniquement la visibilité des conceptrices de demain. Cependant, les récentes études sur les dynamiques de genre dans notre profession révèlent les difficultés de carrière des femmes architectes. Outre la charge parentale, qui incombe encore trop souvent aux femmes, et qui est difficilement compatible à terme avec le rythme du travail en agence d'architecture, d'autres éléments défavorisent une carrière féminine :

ainsi, le monde de la construction toujours très majoritairement masculin, l'entre-soi, le continuum des violences sexistes et sexuelles perdurant dans cet univers professionnel et le manque de rôle modèle sont autant de facteurs qui écartent encore trop de femmes architectes de cette profession.

C'est pour donner à voir d'autres modèles d'identification qu'il est essentiel de « visibiliser » les architectes franciliennes femmes, dans un territoire qui regroupe un tiers des architectes en France et le plus grand nombre d'écoles d'architecture. Avec cette série de publications, il s'agit aussi de révéler à tous les publics une multitude de profils de femmes ayant exercé ou exerçant l'architecture, depuis les pionnières, qui ont bâti en Île-de-France des programmes de logements ou des équipements publics d'envergure, jusqu'aux nouvelles générations dont les programmes sont tout aussi ambitieux.

Cette sélection a été établie collectivement par les équipes de l'association MéMO, de la Maison de l'architecture Île-de-France et de la DRAC Île-de-France, avec le souci de mettre en valeur des professionnelles franciliennes exemplaires de leur époque tant dans leur manière d'envisager la conception et leur rôle d'architecte qu'à travers la qualité de leurs réalisations. Concernées bien

- ***Lydie Issacovitch est considérée officiellement par les registres comme la première femme diplômée d'architecture en France, elle obtient son diplôme à l'ESA en 1906.***
- ***Après une lente féminisation initiée en 1968, la répartition étudiantes/étudiants en ENSA devient paritaire en 2004. Depuis 2017, la part des femmes diplômées en architecture dans les ENSA est de 60 %.***
- ***Aujourd'hui, la part des femmes inscrites à l'Ordre des architectes en Île-de-France est de 33 %, et de 50 % chez les moins de 35 ans. Cette tranche d'âge représente 15 % des architectes inscrits à l'Ordre francilien.***
- ***L'écart de revenus entre les femmes et les hommes architectes est de 39 % chez les associés et les libéraux et de 25 % chez les architectes salariés.***

sûr par le sujet de la visibilité des femmes, les conceptrices rencontrées n'ont pas toujours été très à l'aise en se voyant ériger en modèle. Interrogatives face à la discrimination positive qu'implique ce type de publication, elles s'y sont cependant prêtées, conscientes de l'importance du chemin à parcourir pour viser l'équité en architecture.

C'est sur leur positionnement que les rédactrices et le rédacteur des portraits se sont concentrés, abordant chacune et chacun à leur manière les engagements de ces architectes. Issus du monde des écoles d'architecture ou de la presse, ils ont emprunté tantôt les méthodes distancées de l'histoire et de la recherche, tantôt celles, plus immersives, du journalisme, accordant plus ou moins de place à la part intime de leur vie de femmes dans chaque portrait. C'est donc volontairement que varie le ton de l'ensemble des textes.

Mais si la coloration du contenu est plurielle, la thématique de la « culture constructive » la consolide. Ce choix doit être vu, en premier lieu, comme un moyen de renverser la caricature de professionnelles auxquelles on attribuerait d'emblée les caractéristiques conférées au féminin (elles seraient alors décoratrices, directrices artistiques, etc.). Il s'agit plutôt de voir en quoi les femmes sont des architectes comme les autres, pour qui la question de la matière, des matériaux et de leur mise en œuvre, ainsi que de la technicité du bâti sont au cœur de l'engagement, voire à l'origine de leur processus de conception. Bref, il s'agit de comprendre ce que les professionnelles ont à dire de la pratique de tous les architectes.

Ainsi, à la rencontre des architectes présentées dans cette publication, on comprend qu'entretenir une « culture constructive » peut relever de la

manipulation de la matière elle-même, avant de participer à sa mise en œuvre, et qu'il s'agit au fond de se faire artisanne pour appréhender l'architecture par le geste, dans un rapport sensible à l'acte de construire. On découvre également que, pour d'autres, il est important d'admettre que cette matière a une portée esthétique sur laquelle peuvent se fonder la qualité architecturale et la narration du projet. Cultiver une « culture constructive », c'est aussi, parfois, se faire pionnière de la réutilisation de techniques de construction ancestrales, dans des projets dont la vocation est d'en révéler l'efficacité retrouvée. À l'inverse, c'est aussi concevoir sans dogmatisme, en cherchant toujours à utiliser la bonne matière et la bonne technique au bon endroit. Elles sont également nombreuses, ces architectes, à consacrer du temps et de l'attention aux assemblages si petits soient-ils, aux détails « qui n'en sont pas ». Elles peaufinent leurs projets et leurs intentions, dans une économie de moyens et d'expressions synonyme d'une certaine responsabilité écologique. C'est enfin, pour toutes, revendiquer une implication permanente et exigeante dans la réalisation de leurs dessins, sur le chantier, au contact des artisans et des entreprises. Quand certains confrères se résignent à être mis sur la touche, les architectes présentées ici estiment à l'inverse que leur présence à toutes les phases de la construction relève de leur responsabilité, en tant que garante de l'intérêt public de l'architecture. Autant de manières de faire révélant une « culture constructive » polymorphe, que la modernité bétonnée a voulu effacer mais qui reste pourtant l'un des fondamentaux de la pratique de l'architecture. Pour l'ensemble des architectes.

Margaux Darrieus et Anne Labroille

Figures du matrimoine

Si l'implication d'architectes-femmes dans les dimensions techniques et constructives de l'architecture est aujourd'hui une tendance notable dont témoignent les portraits du présent ouvrage, qu'en est-il pour les périodes antérieures, à commencer par les premières décennies du 20^e siècle ? Dans quelle mesure des femmes se sont-elles alors impliquées dans des réflexions sur des procédés techniques ou des matériaux de construction ? Était-ce, pour une part d'entre elles, un point premier dans la conception de leurs projets d'architecture ?

L'absence de recherches sur le sujet et la faible connaissance de l'œuvre construite des architectes-femmes en France, malgré le développement des travaux de recherche les concernant depuis une vingtaine d'années¹, ne permettent pas d'apporter des réponses développées à ces questions. Si d'amples recherches restent à mener à ce sujet, deux éléments peuvent d'ores et déjà être énoncés.

D'un côté, il est incontestable qu'un certain nombre de femmes a investi le champ de la construction – en suivant les chantiers de leurs projets, en menant des expérimentations sur des procédés constructifs, etc. – comme l'une des composantes du travail d'architecte. En documentant la carrière de certaines d'entre elles, nous avons esquissé la manière dont ces femmes abordaient la construction.

D'un autre côté, la division sexuée du travail – c'est-à-dire l'assignation, socialement construite (et hiérarchisée), de certaines tâches aux femmes et d'autres aux hommes – s'est bien souvent appliquée aux agences d'architecture, comme à la plupart des milieux professionnels². Dans certaines agences du second 20^e siècle notamment, le suivi de chantier, les échanges avec les ingénieurs ainsi que les relations publiques revenaient aux hommes quand le suivi administratif et comptable, les négociations avec les maîtrises d'ouvrage étaient des tâches dévolues aux femmes – les laissant, de fait, à l'écart de la mise en œuvre constructive des édifices qu'elles avaient conçus et, plus largement, à l'écart de la sphère publique³.

L'analyse des parcours d'Adrienne Gorska, de Marion Tournon-Branly et de Juliette Tréant-Mathé sont un premier pas dans l'exploration des rapports des architectes-femmes à la construction pendant les premières décennies du 20^e siècle.

Stéphanie Bouysse-Mesnage

¹ Parmi ceux-ci : Stéphanie Bouysse-Mesnage, *Les pionnières : architectes en France au xx^e siècle. Les femmes, élèves du troisième atelier d'Auguste Perret à l'École des beaux-arts (1942-1954)*, Thèse de doctorat en histoire de l'art, université de Strasbourg, 2023 ; Bénédicte Chaljub, *Renée Gailhousset : une poétique du logement*, Éditions du patrimoine, Centre des monuments nationaux, Paris, 2019 ; Élise Koering, *Eileen Gray et Charlotte Perriand dans les années 1920 et la question de l'intérieur corbuséen : essai d'analyse et de mise en perspective*, Thèse de doctorat en histoire de l'architecture, université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 2010.

² Voir notamment à ce sujet : Nathalie Lapeyre, *Les professions face aux enjeux de la féminisation*, Octares Éditions, Toulouse, 2006.

³ S. Bouysse-Mesnage, *Les pionnières : architectes en France au xx^e siècle*, op. cit.



Adrienne Gorska

Architecte de cinéma

Née en 1899 à Moscou (Russie)

1919 : Arrivée en France

1922 : Diplômée de l'ESA, Paris

1928 : Participation à l'enquête
« Femmes-Architectes » de la revue

Le Maître d'œuvre

1932 : Livraison de l'immeuble rue
Casimir-Pinel à Neuilly-sur-Seine et
du cinéma Paris-Midi dans la gare
Saint-Lazare, avec Pierre de Montaut

1939 : Épouse Pierre de Montaut
avec qui elle signera de
nombreuses salles de projection
Décédée en 1969 à Beaulieu-sur-
Mer

Être une femme architecte dans la première moitié du 20^e siècle ne relève pas de l'évidence pour la profession, composée en large majorité d'hommes considérant l'architecture comme une « profession de labeur viril ». Pour les femmes qui veulent échapper au déterminisme féminin, c'est une lutte qu'il s'agit de mener. Adrienne Gorska ne fera pas exception : en tant que femme architecte, elle devra sans cesse démontrer sa

légitimité aussi bien dans la conception que sur le chantier. Optimiste, elle considèrera cependant l'avenir des femmes architectes « brillant » et autonome face à ceux qui voudraient qu'elles se cantonnent au rôle de collaboratrices de leurs confrères ou qu'elles se consacrent « uniquement à la décoration intérieure ».

L'œuvre d'Adrienne Gorska est loin de se limiter au design mobilier : dès 1932, elle construit un immeuble de rapport rue Casimir-Pinel à Neuilly-sur-Seine, publié là encore dans L'Architecture d'Aujourd'hui.

Née à Moscou en 1899, la Russo-Polonaise Adrienne Gorska s'installe à Paris avec sa famille en 1919 et a un premier projet, celui de devenir ingénieure. Elle s'inscrit finalement cette même année à l'ESA, dont elle sort diplômée en 1922. À la suite de ses études, elle travaille un temps avec Robert Mallet-Stevens, notamment pour l'aménagement d'un immeuble qu'il construit 7, rue Méchain dans le 14^e arrondissement de Paris. En effet, la sœur d'Adrienne Gorska, Tamara de Lempicka, y logeait dans un appartement-atelier : Gorska conçoit pour elle l'ensemble du mobilier en aluminium, verre, chêne et nickel ; ensemble qui lui permet d'acquérir une certaine notoriété, notamment grâce à une publication dans la revue *L'Architecture d'Aujourd'hui* en 1931. Elle est alors invitée à adhérer à l'Union des artistes modernes (UAM), mouvement regroupant entre autres Robert Mallet-Stevens, Hélène Henry son

épouse, Le Corbusier, Charlotte Perriand et Eileen Gray. L'UAM fait valoir la fonction et la structure au détriment de la dimension décorative du mobilier et prône l'emploi de nouveaux matériaux et techniques, bref, une conception moderne des arts décoratifs.

L'œuvre d'Adrienne Gorska est loin de se limiter au design mobilier : dès 1932, elle construit un immeuble de rapport rue Casimir-Pinel à Neuilly-sur-Seine, publié là encore dans *L'Architecture d'Aujourd'hui*. On retrouve dans l'architecture de ce bâtiment un langage résolument moderne. La structure est en béton armé rempli de briques ; les menuiseries extérieures sont en métal. Un toit-terrasse, accessible depuis les appartements du dernier niveau, couvre le bâtiment dont les vues principales sont ouvertes au sud sur un jardin placé au centre de la parcelle et traversé par la rampe d'accès au garage.

Toujours au début des années 1930, Adrienne Gorska rencontre Réginald Ford, propriétaire des cinémas d'actualités Cinéac, pour qui elle construit avec Pierre de Montaut (1892-1974) une quinzaine de salles de projection, en France et ailleurs. Gorska et Montaut, mariés en 1939, s'associent et deviennent alors spécialistes de la construction de salles de projection, sujet technique à divers égards. L'éclairage y est central : si la façade publicitaire doit être lumineuse (afin d'être visible pour attirer les spectateurs et spectatrices), l'intérieur de la salle est vouée à rester dans l'obscurité afin d'assurer la qualité de la projection. Pour autant,



3 rue Casimir-Pinel, Neuilly-sur-Seine

l'obscurité ne doit pas gêner les allées et venues des personnes qui entrent et sortent de la salle dans laquelle la projection est permanente. Par ailleurs, le renouvellement de l'air est un autre sujet technique auquel les architectes apportent des solutions grâce à des systèmes de ventilation dans un espace qui ne peut être ventilé par des ouvertures.

L'intégration des salles de projection dans des édifices existants et dans des délais d'intervention rapides est une autre source de complexité de ces projets. C'est le cas par exemple du cinéma d'actualités (proposant films d'actualité, courts métrages et dessins animés) de la gare Saint-Lazare intégré dans la galerie des Marchands pour lequel Gorska et Montaut proposent un système innovant d'ouverture de porte, au moyen d'un « rayon invisible » dont le mécanisme enregistre le passage des usagers et des usagers afin d'actionner l'ouverture et la fermeture des portes d'accès. Ce système permet de limiter les apports lumineux (assurant ainsi le confort visuel) lors des entrées et sorties des spectateurs et spectatrices dont le temps de visionnage est contraint par les horaires des trains.

Après la Seconde Guerre mondiale, Adrienne Gorska poursuit sa carrière d'architecte en construisant des cinémas, des garages, des

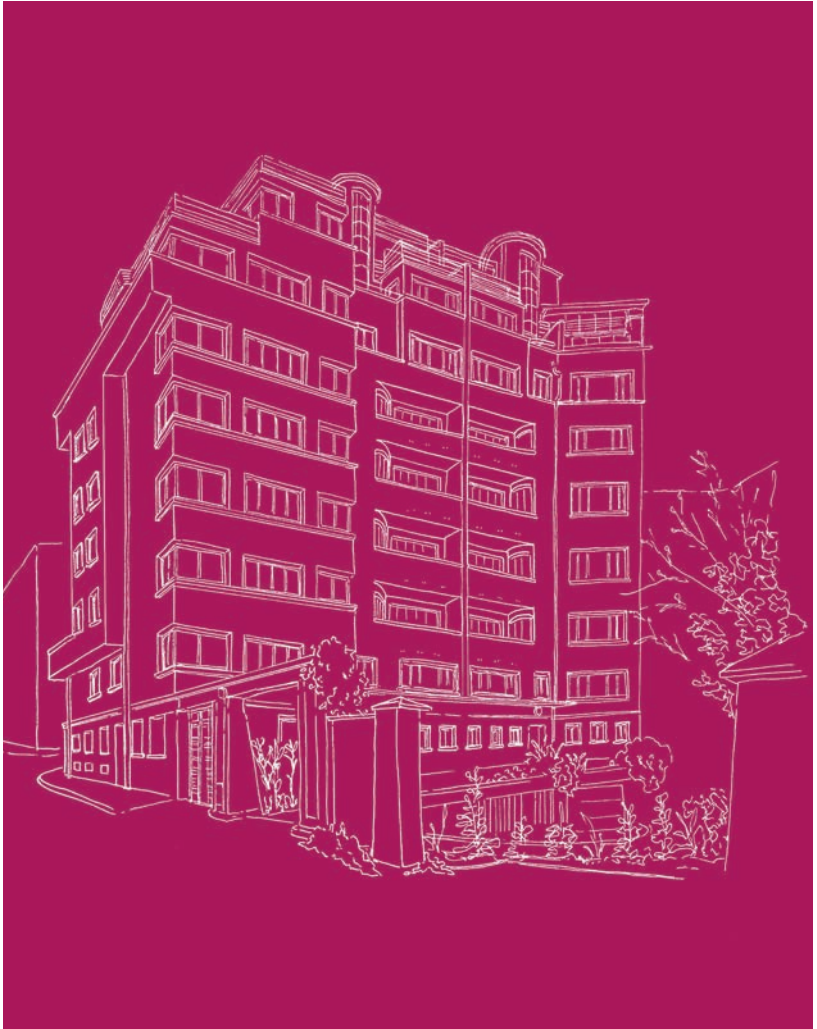
villas et des grands magasins – comme les magasins *Raoul* à Paris –, avant de s'éteindre à Beaulieu-sur-Mer en 1969. Plusieurs de ses bâtiments sont aujourd'hui protégés à différents titres : le grand magasin *Aux Dames de France* à Toulon est labélisé Architecture contemporaine remarquable et l'immeuble de la rue Casimir-Pinel à Neuilly-sur-Seine est signalé à l'Inventaire général du patrimoine culturel d'Île-de-France.

Bérénice Gaussin

Bibliographie :

- « Immeuble à Neuilly. Adrienne Gorska, architecte », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, n° 4, 1932, p. 38-39.
- Bouysse-Mesnage, Stéphanie, « Comment les femmes sont entrées à l'Ordre des Architectes : portrait des premières inscrites à l'Ordre régional de la Circonscription de Paris », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 35, 2018 [<https://doi.org/10.4000/lha.944>].
- Crosnier Leconte, Marie-Laure, « Montaut, Pierre de », Agorha [<https://agorhainha.fr>].
- Gorska, Adrienne, *Le Maître d'Œuvre*, n° 19 et 22, janvier et avril 1928, p. 13-14 et p. 19.
- Koering, Élise, « Adrienne Gorska », dans Didier, B., Fouque, A., Calle-Gruber, M. (dir.), *Le Dictionnaire universel des créatrices*, Éditions des Femmes – Antoinette Fouque, Paris, 2017 [<https://www.dictionnaire-creatrices.com/>].
- Koering, Élise, « Réception et discours des femmes architectes dans la presse de la première moitié du xx^e siècle : le cas du *Maître d'Œuvre* », dans Bouysse-Mesnage S. et al. (dir.), *Dynamiques de genre. La place des femmes en architecture, urbanisme et paysage*, Parenthèses, Marseille, 2023, p. 177-189.
- Nadai, Paul, « Meubles de luxe, meubles de machinisme », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, n° 6, 1931, p. 77-85.

On retrouve dans l'architecture de ce bâtiment un langage résolument moderne. La structure est en béton armé remplie de briques ; les menuiseries extérieures sont en métal. Un toit-terrasse, accessible depuis les appartements du dernier niveau, couvre le bâtiment dont les vues principales sont ouvertes au sud sur un jardin placé au centre de la parcelle et traversé par la rampe d'accès au garage.



Immeuble de logements rue Casimir-Pinel, Adrienne Gorska (1932)



Juliette Tréant-Mathé

Quand l'habitat façonne la ville

Née en 1900 à Versailles

1920 : Épouse Gaston Tréant

1928 : Signe, avec Gaston Tréant, l'ensemble de logements le Gai-Logis à Saint-Denis

1930 : Publication de l'ouvrage *Nouvelles habitations à bon marché* (éditions Sinjon)

1933 : Diplômée de l'École des beaux-arts de Paris

1941 : Intègre la Société française d'urbanisme

Décédée en 2000 à Paris

Juliette Mathé est née en 1900 à Versailles où son père est fabricant de meubles. Dans cette même ville, elle est élève au cours municipal de dessin pour jeunes filles alors qu'elle a environ 17 ans. Elle tente plusieurs années de suite l'admission à l'École des beaux-arts qu'elle intègre finalement en 1920, poursuivant ses études au sein de l'atelier de Gabriel d'Héraud. Elle y rencontre probablement Gaston Tréant (1892-1979),

élève présent à l'atelier dès le début des années 1910 et avec lequel elle se marie en 1920, l'année de l'obtention du diplôme de ce dernier. Durant son cursus, Juliette Mathé obtient plusieurs médailles et achève son cursus par un diplôme en 1933, couronné du 3^e prix du Meilleur Diplôme.

C'est en association avec Gaston Tréant qu'elle pratique l'architecture à Paris, dans le 6^e arrondissement. Si nous ne savons pas comment Juliette Mathé considérerait son propre parcours en tant que femme architecte – contrairement à quelques-unes de ses consœurs qui ont pu témoigner des difficultés rencontrées dans une profession qui mit du temps à leur faire une place –, nous pouvons constater qu'elle pratique avec son époux, à l'instar d'autres, ce qui facilite sans doute son accès à la commande. De plus, leurs ouvrages sont signés à deux, ce qui a permis au nom de Mathé de survivre jusqu'à nous au lieu de disparaître dans les limbes de l'histoire.

Juliette Tréant-Mathé pratique avec son époux, à l'instar d'autres, ce qui facilite sans doute son accès à la commande. De plus, leurs ouvrages sont signés à deux, ce qui a permis au nom de Mathé de survivre jusqu'à nous au lieu de disparaître dans les limbes de l'histoire.

Le couple Tréant-Mathé signe ainsi de nombreux projets avec une attention toute particulière pour l'habitat à bon marché en région parisienne. En effet, leur agence

construit en 1928 un ensemble de logements nommé le Gai-Logis à Saint-Denis : la conception s'attache particulièrement au confort des logements tout en maîtrisant les coûts de construction. Les façades sont en brique, les éléments saillants (balcons, appuis de fenêtre et bow-windows) en béton : le contraste entre les deux matériaux intensifie la composition de la façade au langage architectural sobre. La construction de l'autoroute A1 dans les années 1960 a altéré le confort des habitations voulu par les architectes et une rénovation de l'ensemble à la fin des années 1980 masque désormais les appareillages de brique.

La recherche de l'agence au sujet de l'habitat à bon marché conduit Juliette et Gaston Tréant-Mathé à publier en 1930 un ouvrage à ce sujet, intitulé *Nouvelles habitations à bon marché*. Ils poursuivent l'édification de tels ensembles, en particulier à Colombes où ils construisent au mitan des années 1930 plusieurs ensembles de HBM, notamment rue de Metz ou rue des Cerisiers. Située en centre-ville, l'opération de 80 logements du Jardin des Cerisiers pense conjointement le projet d'architecture et l'aménagement urbain, spécialité de Juliette Tréant-Mathé qui fut vraisemblablement élève à l'Institut d'urbanisme de Paris, et intégra la Société française d'urbanisme en 1941. Il s'agit ici de créer un grand marché et des emplacements de stationnement (en garage) afin de diminuer la pression dans d'autres quartiers de la ville. Le garage en sous-sol permet de dégager une dalle en surface sur laquelle sont installés des jardins. Les bâtiments, deux



380 avenue du Président-Wilson, Saint-Denis

immeubles de six étages dont la structure est en acier et brique, sont implantés autour d'une cour-jardin reliée à la ville par des porches traversant les rez-de-chaussée des immeubles dont les modénatures en brique animent les façades. Cet ensemble fait l'objet de plusieurs publications, dans les revues *L'Architecture* et *La Construction moderne*, montrant la reconnaissance de leur travail par leurs contemporains.

L'expertise dans le domaine de l'habitat ne les empêche pas néanmoins de consacrer leur activité à d'autres types de construction. En effet, dans la seconde moitié des années 1930, ils conçoivent le pont de Suresnes franchissant la Seine, s'intéressant ainsi à des problématiques infrastructurelles. Ce pont, construit en métal dans les années 1840 d'après le projet des ingénieurs Eugène Flachet et Jules Petiet, avait été détruit durant la guerre de 1870. Reconstitué en 1874 selon les instructions de l'ingénieur Legrand, il fut agrandi en 1901 et décoré suivant le projet de l'architecte Jules Formigé. En 1950, le pont est démolé et reconstruit par l'agence Tréant-Mathé : il est composé de deux piles, et ce sont des culées en béton armé qui supportent le tablier de poutres métalliques enrobées de béton. Là encore, le projet est publié dans la revue *La Construction moderne* en 1936-1937.

Juliette et Gaston Tréant-Mathé semblent cesser progressivement leur activité après la Seconde Guerre mondiale, mais il convient de signaler qu'ils avaient répondu aux premiers concours du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme en 1948 et 1950, et qu'ils ont expérimenté des procédés de préfabrication, notamment à Bourges en 1948. Juliette Tréant-Mathé décède en 2000, dans le 14^e arrondissement de Paris. Son œuvre, cosignée avec son époux, ne fait l'objet d'aucune protection patrimoniale, mais est néanmoins reconnue : le pont de Suresnes et la cité du Jardin des Cerisiers sont mentionnés comme « à signaler » à l'Inventaire général du patrimoine culturel d'Île-de-France.

Bérénice Gaussin

Bibliographie :

- « Procédés E.P.B », *L'Architecture française*, n° 103-104, 1950, p. 43-44.
- Bouysse-Mesnage, Stéphanie, « Comment les femmes sont entrées à l'Ordre des Architectes : portraits des premières inscrites à l'Ordre régional de la Circonscription de Paris », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 35, 2018 [<https://doi.org/10.4000/lha.944>].
- Crosnier Leconte, Marie-Laure, « Mathé-Tréant Juliette », Agorha [<https://agorha.inha.fr>].
- Crosnier Leconte, Marie-Laure, « Tréant Gaston », Agorha [<https://agorha.inha.fr>].



Ensemble HBM le Gai-Logis, Juliette et Gaston Tréant-Mathé (1928)

- Chemetov, Paul, Dumont, Marie-Jeanne, Marrey, Bernard, *Paris-Banlieue 1919-1939. Architectures domestiques*, Dunod, Paris, 1989.
- Ford, Caroline, « 'Woman as Creator': Margarete Schütte-Lihotzky's and Juliette Tréant-Mathé's Design of the New Dwelling in Interwar Europe », *Architectural Theory Review*, vol. 26 (2), 2022 [<https://doi.org/10.1080/13264826.2023.2173791>].
- Koering, Élise, « Juliette Tréant-Mathé », dans Didier, B., Fouque, A., Calle-Gruber, M. (dir.) *Le Dictionnaire universel des créatrices*, Éditions des Femmes – Antoinette Fouque, Paris, 2017 [<https://www.dictionnaire-creatrices.com/>].
- Margerand, J., « Groupe d'habitations à bon marché à Colombes (Seine) », *La Construction moderne*, t. 2, 1936-1937, p. 472-480.
- Poulain, Gaston, « Un groupe d'immeubles collectifs d'habitations à bon marché au Petit-Colombes », *L'Architecture*, t.1, 47^e année, 1934, p. 129-138.
- Tréant-Mathé, Juliette et Gaston, *Nouvelles habitations à bon marché*, Sinjon, Paris, 1930.



Marion Tournon- Branly

La quête d'une indépendance

Née en 1924 à Paris

1946 : Diplômée de l'École des beaux-arts de Paris

Début années 1950 : Création de son agence à Paris

1963 : Livraison de l'école maternelle rue Boulard (14^e arr.)

1968 : Début de sa carrière dans l'enseignement d'abord à l'UP4 (Charenton) puis à l'UP7 (Paris Tolbiac)

1975 : Première femme admise à l'Académie d'architecture
Décédée en 2016 à Paris

Marion Tournon-Branly, en raison de la place assez inédite qu'elle occupe alors en tant que femme architecte pendant les Trente Glorieuses en France métropolitaine, est un nom essentiel à retenir.

Née en 1924 à Paris, Marion Tournon-Branly est issue d'une famille bourgeoise : elle est la fille de l'artiste-peintre Élisabeth Branly (1889-1972) et du célèbre architecte

Paul Tournon (1881-1964), second prix de Rome en 1911 et auteur de réalisations emblématiques comme l'église du Saint-Esprit à Paris (1928-1934). Le milieu social et culturel dans lequel elle grandit favorise sans nul doute le choix d'une carrière en architecture dont elle dit qu'il est intervenu très tôt, à l'âge de 4 ans.

Travaillant tant pour la commande privée que publique, Marion Tournon-Branly s'illustre particulièrement dans des projets d'équipements scolaires, d'équipements religieux et d'habitat individuel.

En pleine Seconde Guerre mondiale, Marion Tournon-Branly est admise en 1942 en section architecture de l'École nationale supérieure des beaux-arts (ENSBA) au moment même où son père en devient directeur (1942-1948). Première femme à intégrer le troisième atelier d'Auguste Perret (1942-1954) à l'ENSBA, elle étudie auprès de celui qui restera pour elle un grand « maître ». Menant des études brillantes, elle est diplômée rapidement en 1946. Après un voyage d'études aux États-Unis en 1947-1948, elle répond à sa première commande et signe la chapelle du Hourdel à Cayeux-sur-Mer, achevée en 1950. Débute alors l'activité de son agence à Paris qu'elle développe entre le début des années 1950 et le début des années 1980, structure qu'elle dirige seule bien qu'elle signe plusieurs projets en collaboration avec d'autres architectes comme Bernard de la Tour d'Auvergne (1923-

1976) ou Pierre-Édouard Devillers – une pratique cependant courante dans le monde de l'architecture.

Travaillant tant pour la commande privée que publique, Marion Tournon-Branly s'illustre particulièrement dans des projets d'équipements scolaires, d'équipements religieux et d'habitat individuel. Les collèges d'enseignement technique conçus dans les années 1960 et 1970 à Gentilly et à Manosque, la Maison provinciale de la Société des missions africaines signée avec P.-É. Devillers au début des années 1970 à Paris, la villa construite pour M. et Mme Barbas à Garches au début des années 1960 sont quelques exemples représentatifs de sa production. Elle aborde également le champ de l'urbanisme à l'occasion du concours « Berlin Capitale » auquel elle répond avec Pierre Devinoy, Jean Faugeton et Bernard de la Tour d'Auvergne en 1958. Leur projet, acheté, est remarqué par la Ville de Berlin qui leur commande une étude pour l'aménagement de la place Mehringplatz en 1962 (avec P. Devinoy et B. de la Tour d'Auvergne).

Dans certains projets du début de sa carrière, Marion Tournon-Branly montre un véritable attachement aux enseignements d'Auguste Perret concernant l'expression de la structure des édifices : l'architecture de l'école maternelle de la rue Boulard (1963) se caractérise par un dualisme entre une structure en béton armé et un remplissage des panneaux en brique, matériau de prédilection de Marion Tournon-Branly. L'analyse d'un projet postérieur, tels les

« Les femmes architectes ont les mêmes problèmes que toutes celles qui entrent en concurrence professionnelle avec les hommes : il paraît que certains travaux leur “vont” et d’autres pas. On leur propose des écoles, des crèches, des maisons ou de la décoration, mais jamais d’usines et encore moins de bâtiments officiels. »

locaux paroissiaux du 5-5bis rue de Mouzaïa, signés avec P.-É. Devillers au début des années 1970, révèle un positionnement différent des architectes : une même attention est portée à la matérialité de l’édifice mais, cette fois, un jeu plastique s’organise en façade pour suggérer une structure qui n’existe pas.

Notons que la maîtrise d’œuvre n’est pas la seule activité de Marion Tournon-Branly : journaliste pour la revue *Maison et Jardin* au début de sa carrière, elle développe une activité d’enseignante, notamment dans les nouvelles Unités Pédagogiques (UP) d’architecture – d’abord à UP4 (1968-1975) puis à UP7-Grand Palais où elle dirige un atelier à partir de 1975.

Si Marion Tournon-Branly est une « héritière » et jouit d’une certaine reconnaissance, comme en attestent son admission à l’Académie d’architecture en 1975 et son intégration au Bureau du Conseil régional de l’Ordre des architectes de la Circonscription de Paris en 1972 ou 1973, elle se confronte cependant au phénomène du plafond de verre et ne parvient jamais à décrocher de commandes majeures. Elle dira d’ailleurs à

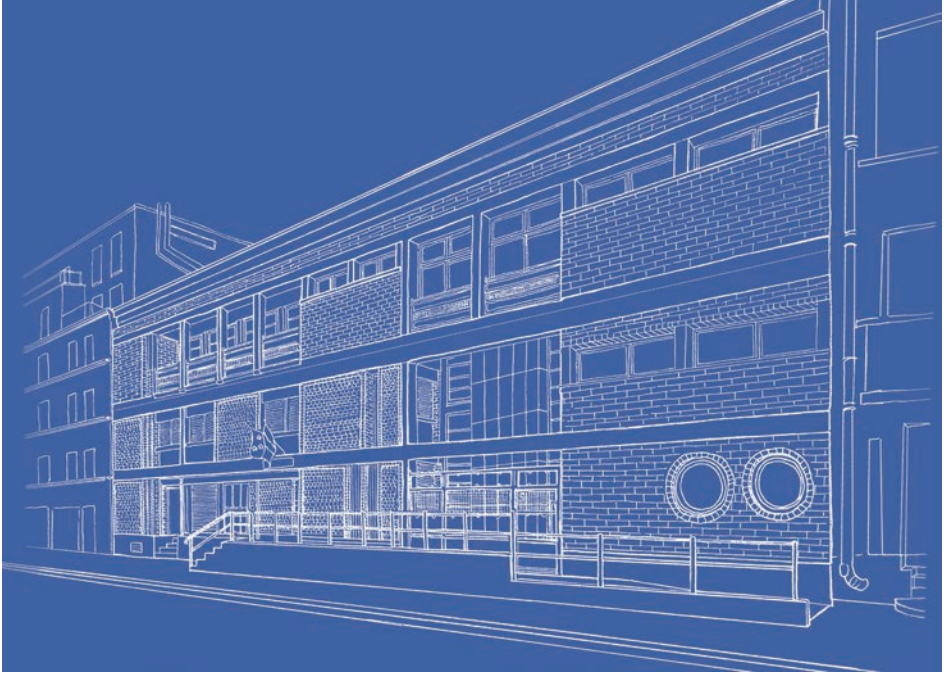


23 rue Boulard, Paris 14^e

ce sujet en 1963 : « Les femmes architectes ont les mêmes problèmes que toutes celles qui entrent en concurrence professionnelle avec les hommes : il paraît que certains travaux leur “vont” et d’autres pas. On leur propose des écoles, des crèches, des maisons ou de la décoration, mais jamais d’usines et encore moins de bâtiments officiels. » Consciente des inégalités femmes/hommes en architecture mais peu encline à s’engager dans des associations féministes, Marion Tournon-Branly choisira de promouvoir l’entrée des femmes dans les institutions de la profession.

C’est finalement dans l’enseignement privé qu’elle accède à de plus hautes fonctions : enseignant dans les Écoles d’art américaines de Fontainebleau (EAAF) dès 1959, elle y dirige la section Beaux-Arts entre 1975 et 1989 puis, avec l’artiste Marino di Teana, entre 2000 et 2003. Au sein de cette école, elle propose des projets mêlant arts et architecture, l’un de ses sujets de prédilection.

Stéphanie Bouysse-Mesnage



École maternelle rue Boulard, Marion Tournon-Branly (1963)

Bibliographie :

- Abram, Joseph, *Les architectes du troisième atelier Perret : la génération des Trente Glorieuses*, Association des amis d'Auguste Perret/École nationale supérieure d'architecture de Nancy, Paris/Nancy, 2015.
- Bouysse-Mesnage, Stéphanie, *Les pionnières : architectes en France au xx^e siècle. Les femmes, élèves du troisième atelier d'Auguste Perret à l'École des beaux-arts (1942-1954)*, Thèse de doctorat en histoire de l'art, université de Strasbourg, 2023.
- Bouysse-Mesnage, Stéphanie, « Trajectoires professionnelles des étudiantes du troisième atelier Perret (École des beaux-arts, 1942-1954) », *HEnsA20*, Cahier n° 7, novembre 2019, p. 29-34.
- Bouysse-Mesnage, Stéphanie, Koering, Élise, « Marion Tournon-Branly », dans Brown, Lori, Burns, Karen (dir.), *The Bloomsbury global encyclopedia of women in architecture*, Bloomsbury, Londres (à paraître).
- Douchin, Lucille, Hair, Thibaut, *Le don de l'architecture : Paul Tournon (1881-1964)*, Marion Tournon-Branly (1924), Archives nationales, Pierrefitte-sur-Seine, 2013.
- Koering, Élise, « Marion Tournon-Branly », dans Didier, B., Fouque, A., Calle-Gruber, M. (dir.), *Le Dictionnaire universel des créatrices*, Éditions des Femmes – Antoinette Fouque, Paris, 2017 [<https://www.dictionnaire-creatrices.com/>].
- Mesnage, Stéphanie, « Marion Tournon-Branly and Éliane Castelnau-Tastemain: two leading figures in French architecture », *Proceedings of the 2nd MoMoWo International Conference-Workshop*, Research Centre of Slovenian Academy of Sciences and Arts, France Stele Institute of Art History (Ljubljana, 3-5 Oct. 2016), p. 127-136 [http://www.momowo.eu/wp-content/uploads/2016/10/2HistWork_Boklet-correctversion.pdf].



Iwona Buczkowska

Explosion de prismes tendus

Née en 1953 à Sopot (Pologne)

1976 : Diplômée de l'ESA, Paris, après avoir été formée à l'École polytechnique de Gdansk (Pologne)

1978 : Fondation de son agence

1986-92 : Ensemble de logements la Pièce pointue, Le Blanc-Mesnil

1989 : Médaille d'or et prix spécial pour le projet du Blanc-Mesnil à la 5^e Biennale mondiale de l'Architecture

1994 : Livraison du collège Pierre-Semard de Bobigny

2017 : Le projet du Blanc-Mesnil et le collège Pierre-Semard sont intégrés aux collections de la Cité de l'architecture et du patrimoine, palais de Chaillot.

2024 : Jane Drew Prize for Architecture (AR Editors, W Awards)

On la reconnaît de loin à son casque de cheveux blancs raides comme des baguettes, à ce trench rouge vernis qu'elle porte les jours de pluie et qui claque sur le bleu électrique des grilles de la cité des Longs-Sillons à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne). Ce bloc de béton taillé à la serpe et creusé de petits passages est le premier projet qu'elle a réalisé, en 1986. C'est là qu'elle vit depuis, dans un triplex doté de deux terrasses en

pleine terre où de grands arbres trônent au cœur d'une végétation sauvageonne. C'est là qu'elle a installé son agence aussi, dans une pièce tout en longueur, ouverte sur la rue par une façade panoramique. Une dizaine de salariés s'activait là à une époque, nous raconte-t-elle autour d'un café. Ça bouillonnait. « Aujourd'hui, les gens travaillent surtout à distance. Il faut bien faire avec. » Iwona Buczkowska est à l'image de son architecture : sans chichis mais stylée, chaleureuse et tranchante.

Le système de la commande publique lui aura permis de développer une œuvre d'une grande liberté. Mais au tournant des années 2000, elle a cessé de candidater aux concours. « Le vent avait tourné. Il n'y avait plus de place pour le type d'architecture que je fais. » À 71 ans, cette native de Sopot, cité balnéaire polonaise située sur les rives de la Baltique où elle a grandi entre un père ingénieur et une mère médecin, ne travaille plus que pour ceux qui viennent directement la chercher.

Explosion de prismes tendus comme des flèches, la Pièce pointue est pourtant l'œuvre de sa vie : un projet qui a fait d'elle une pionnière de la construction bois dans le logement collectif et qui témoigne d'une foi, qui ne l'a jamais quittée, dans les vertus de ce mode constructif déployé à grande échelle pour valoriser la qualité d'habiter à l'échelle de l'individu.

Son projet le plus célèbre, la Pièce pointue, cité-jardin dont les bâtiments en bois prolifèrent sur 6 hectares au Blanc-Mesnil (Seine-Saint-Denis), à la sortie du RER, a échappé de peu à la démolition. La mobilisation des associations, des architectes, des habitants a eu raison du projet de promotion qui menaçait son intégrité et a conduit à opter pour une restauration, à laquelle Iwona Buczkowska a récemment été associée.

Explosion de prismes tendus comme des flèches, la Pièce pointue est pourtant l'œuvre de sa vie : un projet qui a fait d'elle une pionnière de la construction bois dans le logement collectif et qui témoigne d'une foi, qui ne l'a jamais quittée, dans les vertus de ce mode constructif déployé à grande échelle pour valoriser la qualité d'habiter à l'échelle de l'individu. C'est la première commande qui lui a été passée, en 1976, par Jean-Pierre Lefebvre, alors directeur de la Sodedat 93 (Société d'aménagement du Conseil général de la Seine-Saint-Denis) et qui faisait partie cette année-là du jury de son diplôme à l'ESA, où son projet de restructuration du centre-ville de Saint-Denis avait fait sensation. Elle avait 23 ans.

Arrivée deux ans plus tôt de l'École polytechnique de Gdansk, après avoir remporté un concours organisé par l'État polonais, la jeune femme parlait encore mal le français. Les 20 logements qu'on lui commande vont se multiplier jusqu'à devenir 225 et former ce réseau tentaculaire de petits immeubles aux allures de décor



85 rue Pierre-Semard, Bobigny

de conte de fées. Dans cette géométrie furieusement expressionniste, la douceur du bois, la présence de la nature, le sentiment d'intimité qui naît sous les coursives, au fil des petites allées qui zigzaguent d'une placette à l'autre, vous saisissent comme un enchantement.

L'intuition que l'architecture n'a pas de limite se forge au cœur de l'enfance, quand elle découvre dans un ouvrage sur les chefs-d'œuvre de l'art mondial la Maison sur la cascade de Frank Lloyd Wright et la chapelle de Notre-Dame du haut à Ronchamp conçue par Le Corbusier. Mais c'est en France, dans le bouillonnement libertaire de l'après-1968, qu'elle en acquiert la conviction. Et elle intègre dans sa boîte à outils les plans obliques de Claude Parent, les recherches de Jean Renaudie sur la diagonale, les travaux sur les morphologies structurales de David George Emmerich, la théorie spatiale de Yona Friedman...

Avec le plan libre comme page blanche, la dimension oblique comme horizon, elle trouve sa liberté dans la trame qu'elle déplie en tous sens, éclate et recompose, pour multiplier les expositions, faire entrer la lumière par des ouvertures percées dans des toits en pente, à l'intérieur des vides qu'elle creuse dans la verticalité.

Le système constructif ne l'intéresse qu'en tant que moyen d'insertion dans le site, et d'exploitation du programme. Avec le plan libre comme page blanche, la dimension oblique comme horizon, elle trouve sa liberté dans la trame qu'elle déplie en tous sens, éclate et recompose, pour multiplier les expositions, faire entrer la lumière par des ouvertures percées dans des toits en pente, à l'intérieur des vides qu'elle creuse dans la verticalité. Carré ou rayonnante, la trame peut aussi être portée par des arcs. Cette solution, dont elle a exploré le potentiel dans son projet de fin d'études et qu'elle a mise en œuvre au collège Pierre-Semard de Bobigny (Seine-Saint-Denis, 1992), permet en outre de « réduire les points porteurs au niveau du sol en dégagant des vastes espaces ».

Le concours qu'elle remporte en 1994 pour un projet de logements et d'activités à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis) comportait également des arches, mais non porteuses. Les volumes sphériques extrudés de la façade offraient à l'intérieur du volume en plus, « gratos » comme elle le dit. Mais la maîtrise d'ouvrage a exigé de les supprimer, et l'architecte a claqué la porte. Elle n'en nourrit pas d'amertume pour autant. Dure à la douleur, Iwona Buczkowska n'est pas du genre à se plaindre, non plus, de sa condition dans un milieu dominé par les hommes. Comme toute femme architecte, elle s'est retrouvée, surtout quand elle était jeune, dans des situations où on l'a prise pour la secrétaire. Elle a aussi quelques bonnes histoires de chantier en stock, comme celle de ces ouvriers qui ont tenté de la saouler

dès le matin au café-calva, « mais qui ont vite compris ce que c'était qu'une Polonaise ! ». Une fois qu'on a prouvé sa compétence sur le chantier, tout se passe bien, balaye-t-elle. Quant aux maîtres d'ouvrage avec qui elle a pu travailler, ils l'ont toujours soutenue. « La seule adversité qu'on rencontre au bout du compte, en tant que femme, il me semble,

vient du milieu de l'architecture lui-même – de nos propres confrères. Que le Grand prix d'architecture ne soit jamais allé à une femme, c'est tout de même une chose inouïe. »

Isabelle Regnier

***« La seule adversité qu'on rencontre
au bout du compte, en tant que femme,
il me semble, vient du milieu
de l'architecture lui-même –
de nos propres confrères. »***



Collège Pierre-Semard, Atelier Iwona Buczkowska (1994)



Françoise- Hélène Jourda

**Pour une révolution écologique
de l'architecture**

Née en 1955 à Lyon

1979 : Diplômée de l'Ecole
d'architecture de Lyon

1980 : Fondation de l'agence Jourda
& Perraudin à Lyon

1999 : Titulaire de la chaire
d'architecture durable à l'université
technique de Vienne

2003 : Fondation de l'agence Jourda
Architectes Paris à Paris

2004 : Commissaire du Pavillon
français à la Biennale d'architecture
de Venise

2007 : Obtention du Global Award
for Sustainable Architecture

2014 : Livraison de la Halle Pajol
à Paris (18^e arr.)

Décédée en 2015 à Paris

Les uns la croyaient suédoise, les autres allemande, comme pour mieux s'expliquer son penchant pour l'écologie. Mais non, Françoise-Hélène Jourda est née à Lyon dans le quartier de la Croix-Rousse, en 1955. Elle se plaisait d'ailleurs à rappeler son attachement à sa ville natale, à son fleuve et à ses couleurs qui avaient façonné son imaginaire. Disparue en 2015, l'histoire retient déjà qu'elle a été l'une des premières

à avoir milité pour une révolution écologique de l'architecture contemporaine. Tout au long de sa carrière, l'architecte a dénoncé la tendance au spectaculaire qui animait nombre de ses confrères, défendant, de son côté, la réalisation de bâtiments à empreinte écologique minimale, et pourquoi pas un jour, biodégradables.

Tout au long de sa carrière, l'architecte a dénoncé la tendance au spectaculaire qui animait nombre de ses confrères, défendant, de son côté, la réalisation de bâtiments à empreinte écologique minimale, et pourquoi pas un jour, biodégradables.

Quand Françoise-Hélène Jourda racontait son parcours, elle liait la naissance de son engagement à un lieu : une maison dans la campagne, sans eau courante, dans laquelle sa famille passait ses étés au cours de son enfance. Le puits à sec obligeait la petite famille à récupérer l'eau de pluie, pour se laver, arroser les plantes, faire la vaisselle ou nettoyer les sols : du bon usage des ressources, dès le plus jeune âge. L'architecte évoquait également une année décisive, 1973 : celle de son entrée à l'École d'architecture de Lyon (actuelle ENSAL) qui concordait avec le premier choc pétrolier. Quelques années après la rupture avec les Beaux-Arts, la formation y était désorganisée, mais plutôt technique. Ainsi, dès le début, sa sensibilité aux enjeux environnementaux s'est nourrie des cours qui y étaient délivrés

sur les ambiances, les systèmes constructifs en bois ou les maisons solaires dans le désert américain.

Sa carrière s'est ensuite déroulée en deux temps. Sur les bancs de l'école, l'étudiante a fait la rencontre de Gilles Perraudin, son futur compagnon et associé. Tous deux ont remporté le premier concours européen d'énergie solaire passive, qui leur a ouvert de nombreuses portes. Le couple a fondé l'agence Jourda & Perraudin à Lyon en 1980. Et très vite, très jeunes – elle a 25 ans et lui à peine 30 –, ils ont conçu des projets de belle envergure : des logements en pisé à L'Isle-d'Abeau (1985), l'École d'architecture de Lyon (1987), le palais de justice de Melun (1998) jusqu'à une Académie de formation réalisée dans la Ruhr (1999). L'agence s'était lancée en quête d'une architecture microclimatique jouant avec les volumétries et les dispositifs pour générer des climats intérieurs stables et confortables, des cellules photovoltaïques en toiture produisant ici ce qu'il faut d'énergie, des écailles capturant là ce qu'il faut de lumière naturelle. Au tournant 2000, les trajectoires du duo se sont séparées : elle vers le bois, l'évolutif et l'innovation ; lui vers un autre matériau naturel, la pierre avec un esprit plus low tech. L'agence Jourda Architectes Paris s'est installée dans la capitale à partir de 2003. Parmi les derniers projets que Jourda y a livrés, des logements sociaux BBC (Bâtiment Basse Consommation) en bois à Vitry-sur-Seine (2013), et la réhabilitation de la Halle Pajol (2013), premier bâtiment à énergie positive de Paris.

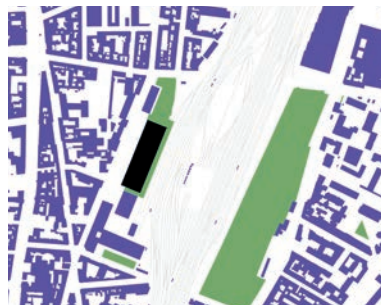
Femme et militante écologique, Française-Hélène Jourda a été la première femme à recevoir un prix écologique et la première architecte écologique à recevoir une mention spéciale en tant que femme architecte : ainsi, en 2007, elle recevait un Global Award for Sustainable Architecture ; et en 2013, on lui décernait une mention spéciale pour son action en faveur du durable lors de la remise du prix des Femmes architectes.

Réversibilité, économie d'énergie, recours aux technologies, matériau bois, si possible local : la patte Jourda tient dans le constructif. Ses bâtiments se caractérisent par leur lisibilité structurelle et programmatique. De l'ingénieur au paysagiste, l'architecte savait rassembler autour d'une table les actrices et acteurs impliqués dans un projet pour croiser les savoirs. Elle vouait également une profonde attention aux détails. La trame, le dessin, jusqu'au boulon des articulations qu'elle souhaitait laisser brut forment sa signature. En 1999, Jourda était devenue titulaire de la chaire d'architecture durable à l'université technique de Vienne et y défendait son approche rationaliste et économe en ressources, mais aussi urbaine et soucieuse du confort et de la santé.

Femme et militante écologique, elle a été la première femme à recevoir un prix écologique et la première architecte écologique à recevoir une mention spéciale en tant que femme architecte : ainsi, en 2007, Jourda recevait un Global Award for Sustainable Architecture ; et en 2013, on lui décernait une mention spéciale pour son action en faveur du durable lors de la remise du prix des Femmes architectes créé par

l'Association pour la recherche sur la ville et l'habitat (ARHVA) – dans les deux cas, dès la création des prix. En 2020, dans l'ultime révision de son ouvrage *L'architecture moderne, une histoire critique*, l'historien Kenneth Frampton la distinguait au nom de son usage de « structures soutenables en bois ». La conceptrice rappelait qu'en 1973, à l'École d'architecture de Lyon, les filles n'étaient que cinq dans une promotion de 167 élèves, peut-être pour donner une idée du chemin parcouru. À l'origine de son choix de métier, elle racontait aussi avoir grandi dans une famille qui valorisait l'activité manuelle, sans préjugés : à la maison, frères et sœurs faisaient du crochet, de l'électricité, de la plomberie, de la couture, de la tapisserie ou de la plomberie, indifféremment. Sa fille, Raphaëlle-Laure Perraudin, a repris son agence après sa disparition.

Sa carrière solo a coïncidé avec le retour sur le devant de la scène des questions environnementales. C'est à ce moment-là que son combat politique pour l'écologie a pris de l'ampleur, en particulier après la Biennale d'architecture de Venise de 2004.

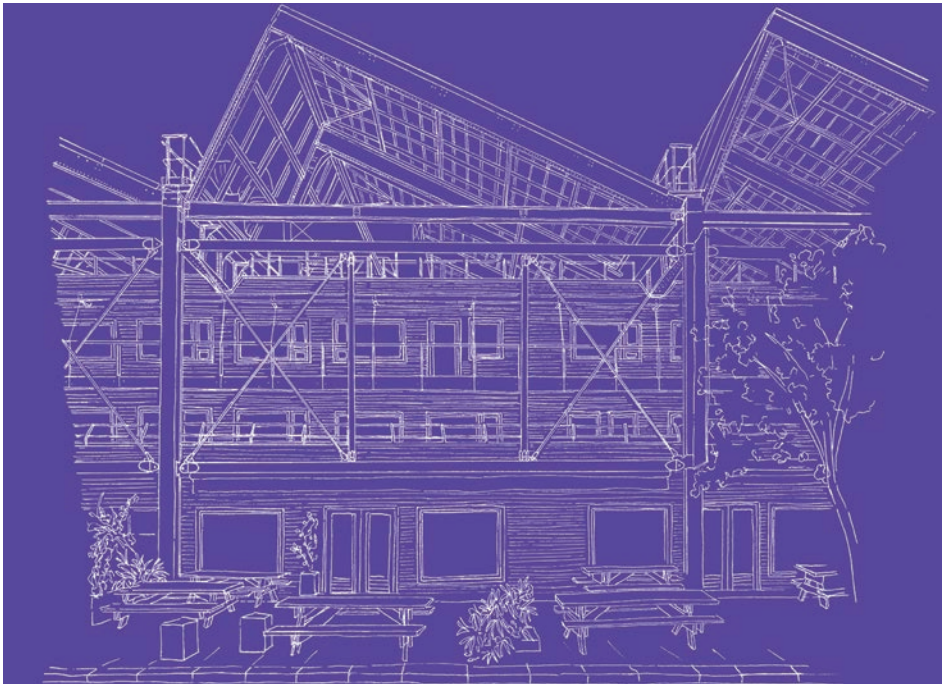


20 esplanade Nathalie-Sarraute, Paris 18°

Commissaire du Pavillon français, l'architecte a inventé un jeu prospectif qui a réuni une quinzaine de grands noms de l'architecture et du paysage pour imaginer le futur d'un morceau de ville parisien à 10, 20 et 60 ans – dont Rudy Ricciotti (!) – prouvant la volonté de Jourda d'aller chercher les contraires pour ouvrir le dialogue. Son initiative visait à mettre le sujet au centre de la table. À l'automne 2007, c'est elle que le ministre de l'Écologie de l'époque, Jean-Louis Borloo, a choisie pour structurer le volet architecture

du Grenelle de l'environnement, oublié des débats. Pour y répondre, Jourda avait cette fois réuni une quinzaine de spécialistes, ingénieurs ou architectes, pour déterminer les conditions d'une révision des pratiques dans le pays. En enclenchant les mécanismes, elle voulait rendre aussi désirable que faisable la mue écologique de l'architecture et des modes de vie.

Béatrice Durand



Halle Pajol, Jourda Architectes Paris (2014)



Nasrine Seraji

● Scénographies urbaines

Née en 1957 à Téhéran (Iran)

1983 : Diplômée de l'Architectural Association (AA) School of Architecture de Londres

1990 : Fondation de l'Atelier Seraji

1991 : Lauréate du concours pour le Centre culturel américain provisoire de Paris (12^e arr.)

1995 : Second prix pour le projet de la nouvelle philharmonie de Brême

2001 : Chair of Architecture à l'université de Cornell aux États-Unis

2017 : Livraison des ateliers Jourdan-Corentin-Issaire à Paris (14^e arr.)

Il y a beaucoup à dire sur Nasrine Seraji. Nous pourrions évoquer ses distinctions honorifiques, le nombre incalculable de publications de son travail, dresser la liste de ses réalisations ou bien celle des établissements au sein desquels elle a enseigné l'architecture, en Europe, aux États-Unis, en Asie. Un tel curriculum manquerait cependant l'essentiel : ses choix et ses idées. Car Nasrine Seraji s'appuie sur des

contraintes qu'elle transforme en potentiels. Cette philosophie de l'adaptation, qui caractérise sa pratique architecturale et ses relations professionnelles, c'est à son vécu d'immigrée et d'exilée qu'elle l'attribue. Née à Téhéran en 1957, c'est par le biais de rencontres amicales, pendant ses études de médecine, que Nasrine Seraji commence à s'intéresser à l'architecture. À 20 ans, elle interrompt son cursus, quitte l'Iran, qui entre deux ans plus tard en révolution, et part pour l'Angleterre où elle suit entre 1978 et 1983 des études au sein de l'Architectural Association School.

Nasrine Seraji s'appuie sur des contraintes qu'elle transforme en potentiels. Cette philosophie de l'adaptation, qui caractérise sa pratique architecturale et ses relations professionnelles, c'est à son vécu d'immigrée et d'exilée qu'elle l'attribue.

Elle déchantait en commençant à travailler au sein de différentes agences d'architecture du Royaume-Uni, dont elle déplore le peu d'intérêt porté à la qualité architecturale. Elle y apprend le chantier, mais le métier manque à son goût de stimulation intellectuelle ; elle s'ennuie. Sans parler un mot de français, elle envisage son déménagement à Paris, espérant y trouver une échappatoire culturelle. Entre 1986 et 1989, elle s'accroche, conserve quelques contrats avec des agences anglaises, rend des concours pour des architectes français, et profite de petites commandes privées tout en étudiant le français à La Sorbonne.

En 1991, tout bascule ! Désignée lauréate du concours pour la construction du Centre culturel américain provisoire de Paris, rue de Bercy (12^e arr.), elle accède à une renommée internationale. Le bâtiment, qu'elle qualifie de « scénographie à l'échelle urbaine », est une architecture pensée comme temporaire et réversible, opposé au fantasme de la permanence du bâti.

Cette mission lui permet de fonder son agence à Paris, sans moyens et hébergée par des confrères. Elle travaille seule pendant deux ans, avant de s'entourer progressivement d'un, puis deux étudiants ou jeunes diplômés. L'agence est, à ce moment-là, un entre-deux situé entre l'école et le monde professionnel, où l'on peut prendre le temps de lire et de réfléchir.

En 1992, Nasrine Seraji est invitée à enseigner, d'abord pour le programme d'études à l'étranger de l'université de Toronto qui délocalise ses enseignements à Paris pour un semestre, puis dans différentes universités (Columbia, Cornell, Tulane, Princeton, AA, l'ESA, Vienne, Hong Kong). Elle dirige même, de 2006 à 2016, l'ENSA Paris-Malaquais, y créant des conférences et symposiums internationaux, des expositions interrogeant les questions de l'époque, des postes d'enseignants invités français et étrangers ou encore des partenariats culturels. Elle infuse également dans la pédagogie les *digital knowledge technologies* – ou technologies numériques de la connaissance –, soit les modèles informatiques urbains, les systèmes d'information géographique et d'aide à la planification.

Stimulantes et sans répit, la fin des années 1990 et les années 2000 sont faites de mouvement. Nasrine Seraji parcourt le monde, enseigne, construit. En 2017, elle livre les ateliers Jourdan-Corentin-Issaire à Paris (14^e arr.), un centre de bus RATP au-dessus duquel se superposent un parking automobile, une crèche et différents ensembles de logements, dont certains réalisés par Nasrine Seraji elle-même, d'autres par Éric Lapierre ou l'agence ECDM. Au troisième étage, la structure en V du parking vélo fait le lien entre la trame structurelle des parkings et celle des logements. L'ensemble est traversant, ouvrant à la fois sur un jardin intérieur et sur le boulevard qu'il surplombe. Chaque détail est précisément dessiné – des chemins de câbles au plan d'éclairage – et un travail presque scénographique guide la conception des espaces intérieurs, y compris les plus techniques tels que les escaliers de secours, les parkings de bus ou les rampes d'accès des véhicules.

Chaque détail est précisément dessiné – des chemins de câbles au plan d'éclairage – et un travail presque scénographique guide la conception des espaces intérieurs, y compris les plus techniques tels que les escaliers de secours, les parkings de bus ou les rampes d'accès des véhicules.



66-78 boulevard Jourdan, Paris 14^e

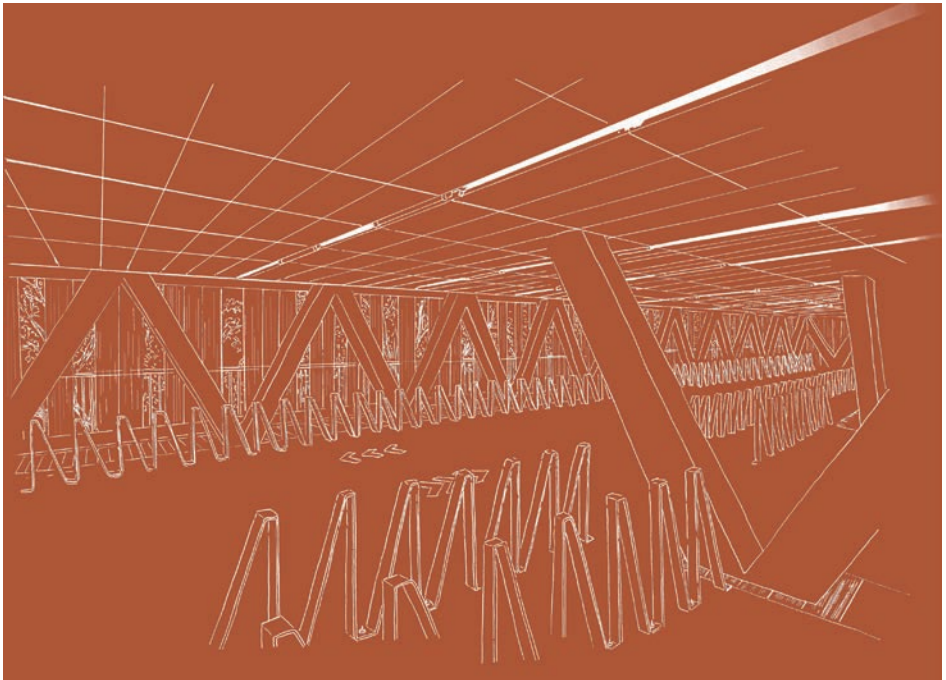
En 2018, Nasrine Seraji ferme son agence et met fin à sa carrière de maîtresse d'œuvre pour se consacrer à l'enseignement et à la recherche. Aujourd'hui, son temps est partagé entre l'enseignement, à l'University College de Dublin et à la Wenzhou Kean University en Chine, et d'autres activités de réflexion et d'écriture.

Sa position de femme dans le domaine masculin du chantier, Nasrine Seraji l'aborde politiquement, en prise avec les enjeux humains et matériels de la construction : « L'architecte, même si c'est une femme, bénéficie d'un statut et d'un salaire privilégiés vis-à-vis des ouvriers. C'est avec tact, humour et curiosité que j'échange avec eux, que l'on fait équipe. En effet, l'architecte doit penser collectif, développer une compréhension profonde des métiers impliqués dans la production architecturale, de leur fonctionnement et des interdépendances en présence. Il est aujourd'hui impossible de dissocier l'architecture de son rôle dans l'extraction des ressources naturelles et dans l'exploitation de travailleurs précarisés. C'est en se concentrant sur le processus bien plus que sur la production finale, et en s'informant sur les implications de chaque choix que l'architecte peut prendre la mesure de sa responsabilité. »

Cette capacité à voir ce qui est dissimulé, c'est à son père que le doit Nasrine Seraji. Lui qui rêvait d'être architecte soumettait parfois ses enfants à un petit jeu de devinette à propos des dimensions des objets architecturaux autour d'eux, entraînant leurs capacités perceptives, constructives et intuitives. Un ou une architecte, c'est avant tout un œil bien aiguisé.

« Il est aujourd'hui impossible de dissocier l'architecture de son rôle dans l'extraction des ressources naturelles et dans l'exploitation de travailleurs précarisés. C'est en se concentrant sur le processus bien plus que sur la production finale, et en s'informant sur les implications de chaque choix que l'architecte peut prendre la mesure de sa responsabilité. »

Marie Tesson



Ateliers Jourdan-Corentin-Isoire, Atelier Seraji Architectes et Associés (2017)



Emmanuelle Patte

La pensée du mouvement des corps

Née en 1961 à Paris

1986 : Diplômée de l'UP6 (ENSA Paris-La Villette)

1998 : Fondation de l'Atelier Méandre

1999 : Adhésion à l'ICEB, Institut pour la conception écoresponsable du bâti

2005 : Prix Habitat solaire Habitat d'aujourd'hui, catégorie ERP, pour la Maison diocésaine de Châlons-en-Champagne

2010 : Livraison de l'école Saint-Exupéry zéro énergie à Pantin

2013 : Fondation de Méandre etc'

2022 : Rénovation énergétique et extension du lycée français Charles-Lepierre à Lisbonne (Portugal)

2023 : Architecte Conseil de l'État en Charente

2024 : Publication du livre *Ce chantier-là !* (éd. La Procure)

Emmanuelle Patte est née à Paris en 1961 d'une mère pédiatre et d'un père chercheur en biologie au CNRS. Son adolescence est rythmée par les cours de modelage de Valentine Schlegel aux ateliers des Arts décoratifs de Paris. Aujourd'hui, les maquettes en argile sont toujours un précieux outil de conception architecturale. C'est aussi Valentine Schlegel, longtemps complice d'Agnès Varda, qui, en offrant à

Emmanuelle Patte un poste d'assistante, lui permet de financer ses études d'architecture. À l'UP6 (aujourd'hui ENSA Paris-La Villette), elle suit deux enseignements fondamentaux pour l'élaboration et la consolidation de sa culture constructive. Tout d'abord, les cours de David Georges Emmerich, « une personne assez isolée dans l'école », sur la morphologie structurelle : une pensée centrée sur l'intelligence de l'assemblage des matériaux et de leur forme plutôt que sur l'unique considération de leur résistance statique. Puis le studio de projet mené par le couple Alexandroff, qui propose alors de réfléchir aux écohabitats, à l'architecture bioclimatique et au « low-tech », alors que dans les années 1980, décrites par Emmanuelle Patte comme celles de « l'hégémonie des 20 centimètres » (en référence à l'épaisseur du béton armé), « on n'entendait pas du tout parler d'écologie ».

« Mes interlocuteurs n'y croyaient pas. Dans leurs têtes, l'architecte ne pouvait qu'être un homme ! »

Diplômée en 1986, Emmanuelle Patte part travailler aux États-Unis pour y faire de l'ingénierie et du suivi de chantier. Elle se souvient précisément de l'incongruité que constituait alors son genre : « Mes interlocuteurs n'y croyaient pas. Dans leurs têtes, l'architecte ne pouvait qu'être un homme ! » Quarante ans plus tard, elle souligne que certains chefs d'entreprises admettent aujourd'hui préférer avoir affaire à des femmes sur les chantiers : ce serait

moins « égo contre égo ». Face à cette vision essentialiste du féminin et du masculin, elle revient sur la diversité des « techniques » que les femmes architectes mettent en place pour faire face à la domination masculine.

À son retour en France, elle travaille pour Marc Mimram et Santiago Calatrava. Alors qu'une carrière dans l'ingénierie ou dans des agences de renom semble se dessiner, Christian Hackel lui propose, en 1998, de s'associer. L'Atelier Méandre est créé.

Cette époque coïncide avec le début de la « HQE », pour Haute Qualité Environnementale, une démarche devenue par la suite une certification. Pour les deux associés, la qualité architecturale est de toute façon indissociable de la qualité environnementale, ce qui implique d'utiliser des matériaux biosourcés, locaux et produits en circuit court. L'agence, pionnière de la construction dite bioclimatique, construit son économie grâce à la commande publique : beaucoup d'écoles, mais aussi un foyer pour personnes autistes, une médiathèque, une base de loisirs aquatiques... Mais la complémentarité entre les deux associés cesse de porter ses fruits.

Pour Emmanuelle Patte, c'est l'occasion de rebondir : face au « doute masculin sur nos compétences », Méandre cède la place à Méandre etc', nouvelle aventure placée sous le signe de « la joie des filles », dit-elle en citant Christine Angot. Créée avec Rachel Bru et Brigitte Lagarde, respectivement architecte et responsable administrative



38 quai de l'Aine, Pantin

et financière, l'agence poursuit sa ligne sur la question bioclimatique et revendique le plaisir professionnel. Car « faire écologique, ce n'est pas seulement par conviction, c'est aussi, voire plutôt, par joie, par curiosité, pour s'amuser ». Et par amour de la recherche. Ainsi, à partir de 2006, l'agence obtient un crédit d'impôt recherche (CIR) et les formations en écoconstruction, essais divers et innovations font partie intégrante du quotidien du travail. Emmanuelle Patte souligne alors l'importance de l'ICEB – Institut pour la conception écoresponsable du bâti –, une « famille », un « lieu de partage des savoirs », composé d'architectes, d'ingénieurs et ingénieures, d'assistants et d'assistantes à la maîtrise d'ouvrage ; autant de personnes avec qui échanger des expériences, partager des solutions, voire répondre aux concours et devenir partenaires de maîtrise d'œuvre.

Pour Emmanuelle Patte, le bioclimatique est d'abord la pensée du mouvement des

corps par rapport à l'environnement : on va au soleil ; on se met à l'ombre ; on s'adosse à un talus pour se protéger du vent. « Le bioclimatique ne devrait pas être techniciste en soi. » Par exemple, tout en respectant les normes qui imposent la ventilation double flux dans les écoles, l'équipe garde à l'esprit la possible défaillance de la réponse technologique. Et porte attention à la nature des revêtements de sols extérieurs pour limiter les effets d'îlot de chaleur, à la récupération des eaux de pluie, à l'utilisation de matériaux bio et géosourcés.

Dans la crèche de la rue Botha, livrée en 2013, l'implantation des bâtiments est initialement pensée en fonction de la pente, de la course du soleil, et de manière à préserver les arbres existants sur site. Les jardins sont conçus comme des « pièces à vivre » et tous les espaces intérieurs sont éclairés naturellement.

Emmanuelle Patte souhaite aujourd'hui développer la collection de bandes dessinées de vulgarisation sur l'architecture bioclimatique, qu'elle a initiée avec l'ICEB en 2014. Elle est aussi Architecte conseil de l'État, rencontrant des élus et élues pour les guider et les aider à comprendre leur territoire afin de concevoir des projets plus « soutenables ». Ce sont là deux manières d'inciter à la prise de conscience et aux actes pour un monde « plus vivable ».

Giulia Tellier Silva

L'agence poursuit sa ligne sur la question bioclimatique et revendique le plaisir professionnel. Car « faire écologique, ce n'est pas seulement par conviction, c'est aussi, voire plutôt, par joie, par curiosité, pour s'amuser ».



École Saint-Exupéry zéro énergie, Méandre (2010)

Pour Emmanuelle Patte, le bioclimatique est d'abord la pensée du mouvement des corps par rapport à l'environnement : on va au soleil ; on se met à l'ombre ; on s'adosse à un talus pour se protéger du vent. « Le bioclimatique ne devrait pas être techniciste en soi. »



Véronique Descharrières

L'exigence du construit

Née en 1965 au Grand-Duché
du Luxembourg

1990 : Diplômée des ENSA
Strasbourg et Paris-Belleville

1991 : Début de son activité en nom
propre en tant qu'architecte libérale,
et en collaboration avec Bernard
Tschumi Architectes Paris/New York

1996 : Cofondation de la plateforme
CompoSITE Architectes

2001 : Architecte associée et
co-directrice de l'agence BTuA
(Bernard Tschumi urbanistes
Architectes)

2014 : Livraison de la rénovation du
Parc zoologique de Paris (12^e arr.)

2018 : Fondation de l'agence
VEDEA

2025 : Présidente du premier prix
international Le Corbusier Prize

« Je me souviens d'Édith Girard, s'adressant
sans détours aux étudiantes de l'École
d'architecture de Paris-Belleville à la fin des
années 1980, comme pour nous tester. Elle
nous disait : "Vous êtes des femmes, vous
allez faire des crèches, des intérieurs, des
logements. Si vous voulez faire autre chose,
il va falloir vous battre." Henri Ciriani, lui,
disait plutôt que l'architecture concernait
"l'homme de l'art" et que, pour en faire, il

fallait souffrir. » À l'époque où Véronique Descharrières saute, maquette sous le bras, dans le train Strasbourg-Paris, pour présenter ses projets aux enseignants du fameux Studio UNO, la domination masculine infuse déjà profondément le monde de l'architecture.

Et aujourd'hui comme il y a cinquante ans, les femmes sont toujours invisibilisées derrière ceux dont le nom est associé aux projets sur lesquels elles ont travaillé. Le parcours de Véronique Descharrières est un cas d'école : impliquée auprès de l'architecte franco-suisse Bernard Tschumi au sein de l'agence BTuA, elle participe au nom de cette entreprise, en tant qu'architecte libérale et collaboratrice puis associée et co-directrice dès 2001, à de nombreux projets d'envergure comme le pôle Biologie-Pharmacie-Chimie de l'université Paris-Saclay (2022), les Zéniths de Rouen et Limoges (1998 et 2003), l'ENSA Marne-La-Vallée (1996), le siège social de Vacheron Constantin à Genève (2001) ou encore le MuséoParc Alésia (2012). La reconnaissance de sa contribution aux travaux de l'agence devra attendre la livraison, en 2014, du Parc zoologique de Paris (12^e arr.), pour lequel elle est officiellement affichée

comme co-conceptrice aux côtés de Bernard Tschumi et de la paysagiste Jacqueline Osty.

Véronique Descharrières rencontre l'auteur des folies du parc de la Villette (Paris, 19^e arr.) en même temps qu'elle termine ses études à l'ENSA Strasbourg. Le souvenir de son diplôme – un centre européen de l'image – irrigue sa contribution au concours du Fresnoy-Studio national des arts contemporains, à Tourcoing (1992). Le projet porté par Bernard Tschumi est iconoclaste. Il s'agit de conserver l'existant, un ancien cinéma et un dancing, pour y installer un pôle national de l'art contemporain. « Dans les années 1990, la rénovation et la préservation de l'existant n'étaient pas vraiment la mode, se souvient Véronique Descharrières. Nous n'avions pas de modèle en tête, mais voulions faire dialoguer le passé, le présent et le futur dans un espace dédié à l'imaginaire, à la fiction. »

L'expérience du Fresnoy la convainc que l'architecte doit suivre toutes les phases du projet, de la conception à la livraison, en passant par les dessins d'exécution et le chantier. « Sinon, nous ne sommes que des "dessinateurs rêveurs" en suspension au-dessus du monde. Ce qui est un autre métier », décrit Véronique Descharrières. C'est l'aventure humaine que constitue la matérialisation des idées de l'équipe de maîtrise d'œuvre avec celles des entreprises et des artisans qui la porte. « Sur un chantier, nous ne sommes pas dans un rapport unilatéral, mais dans une négociation permanente avec les conditions multiples de

***Et aujourd'hui comme il y a cinquante ans,
les femmes sont toujours invisibilisées
derrière ceux dont le nom est associé aux
projets sur lesquels elles ont travaillé.
Le parcours de Véronique Descharrières
est un cas d'école.***

l'exécution. Il s'agit de faire converger toutes les positions vers la qualité architecturale. » L'envie d'explorer d'autres formats de réflexion la conduit à créer, dès 1996, compoSITE Architectes, avec les architectes Corinne Tiry-Ono et Sabine Guth, afin de répondre à des concours d'idées. « Ce regroupement entre femmes était un hasard. À posteriori, je l'explique peut-être par cette manière plus équitable de se raconter les projets, sans rapport de force », analyse Véronique Descharrières. Une forme de sororité qu'elle prolonge, à l'invitation du FRAC Centre-Val de Loire, lors de sa Biennale d'art et d'architecture 2022 intitulée « Infinie liberté, un monde pour une démocratie féministe ». Avec l'architecte Sophie Berthelier, elles imaginent un pavillon éphémère constitué de portiques de bois contreventés par des sections métalliques tubulaires, et doté d'une peau de polycarbonate recyclé.

« Ce regroupement entre femmes était un hasard. À posteriori, je l'explique peut-être par cette manière plus équitable de se raconter les projets, sans rapport de force. »

À la fin des années 2000, le projet du Parc zoologique de Paris marque un profond tournant pour Véronique Descharrières. Après avoir anticipé l'intérêt de la réhabilitation dans les années 1990, la voilà qui embrasse avec aisance les défis écologiques contemporains. « Au Parc zoologique, nous avons travaillé à partir d'ambiances, de climats, de reliefs pour



Avenue Daumesnil, Paris 12^e

aller vers une immersion dans l'espace. La complexité du milieu vivant implique une fusion entre ce qui relève de l'architecture, de l'infrastructure et du paysage. Les programmes ne peuvent pas être réduits à des mètres carrés quantifiables comme le souhaite la force économique et industrielle qui cherche à régir notre activité. » Comment accueillir le vivant sous toutes ses formes ? Cette question l'anime désormais sur le projet de l'Institut caribéen de la biodiversité insulaire (ICBI) à Saint-Martin. Car, depuis 2018, Véronique Descharrières pilote sa propre structure, VEDEA, avec laquelle elle réalise équipements et bureaux, en constructions neuves et réhabilitations ; la rigueur du construit garantissant toujours l'immersion dans un milieu. Pour la Villa Béa, à Tassin-la-Demi-Lune (Rhône, 2021), elle imagine, avec l'architecte Lionel Leotardi, deux volumes rectangulaires de 6 mètres x 16,5 mètres organisés en L, en charpente métallique, prolongés d'un cadre structurel en acier thermolaqué. Mécano soudé, l'ensemble fonctionne comme un auvent, libérant la façade et offrant une protection solaire aux vitrages panoramiques qui immergent la maison dans son jardin.

Margaux Darrieus

« Au Parc zoologique, nous avons travaillé à partir d'ambiances, de climats, de reliefs pour aller vers une immersion dans l'espace. La complexité du milieu vivant implique une fusion entre ce qui relève de l'architecture, de l'infrastructure et du paysage. Les programmes ne peuvent pas être réduits à des mètres carrés quantifiables comme le souhaite la force économique et industrielle qui cherche à régir notre activité. »



Rénovation du Parc zoologique de Paris, Bernard Tschumi urbanistes Architectes avec Véronique Descharrières, Jacqueline Osty Paysagiste et Synthèse Architecture (2014)



Françoise N'Thépé

Explorer la matière

Née en 1973 à Douala (Cameroun)

1999 : Diplômée de l'ESA, Paris

2001 : Lauréate du prix des Nouveaux Albums des Jeunes Architectes (AJAP), décerné par le ministère de la Culture

2002 : Cofondation de l'agence Beckmann-N'Thépé Architectes

2007 : Réalisation de l'immeuble de logements dans la ZAC Paris Rive Gauche (13^e arr.)

2018 : Fondation de l'agence Françoise N'Thépé Architecture & Design

2019 : Construction du musée des Rois et des Amazones du Danhomè (MuRAD) au Bénin – en cours

2023 : Lauréate du prix des Femmes architectes de l'ARVHA, catégorie « Femme architecte »

Cheffe d'entreprise, architecte de plusieurs projets sur différents continents, enseignante, maman, Françoise N'Thépé multiplie les engagements. Ancrée à Paris et tournée vers l'Afrique subsaharienne, c'est avec curiosité et ouverture qu'elle suit son chemin. Chacun de ses projets témoigne d'un travail approfondi du matériau, de ses possibilités techniques et esthétiques.

Françoise N'Thépé est née à Douala au Cameroun en 1973. Elle grandit à Paris où elle développe une appétence pour les arts, et étudie à l'ESA. Avant de se mettre à son compte, elle travaille pendant un an et demi pour son ancien professeur Finn Geipel, alors associé à Nicolas Michelin : une expérience formatrice. C'est en 2000, à l'occasion d'une mission de sous-traitance pour l'architecte François Seigneur qu'elle va rencontrer Aldric Beckmann. Progressivement, ils commencent à concourir ensemble à des marchés de maîtrise d'œuvre. En parallèle, ils développent différents projets de scénographie (Salon de l'automobile, Cité de la musique) ; une pratique qui permet à Françoise N'Thépé de tester des dispositifs spatiaux, des proportions, des lumières et des matières de manière rapide, moins lourde en responsabilité.

À chaque nouvelle commande, elle développe avec les artisans spécialisés et les fabricants un travail de recherche et de prototypage pour innover dans la mise en œuvre, mélanger les modes constructifs, tirer le meilleur parti de chaque matériau.

En 2001, Françoise N'Thépé et Aldric Beckmann sont lauréats des Nouveaux Albums des jeunes architectes (AJAP), concours organisé par le ministère de la Culture avec la participation de la Cité de l'architecture et du patrimoine et le soutien de l'Institut français. Le premier marché remporté l'année suivante lance officiellement l'agence Beckmann-N'Thépé

Architectes, qui comptera entre douze et quinze collaborateurs. Jusqu'en 2017, ils développent une production variée de logements et d'équipements publics, notamment culturels.

Depuis 2018, Françoise N'Thépé exerce avec une équipe plus réduite, en partenariat avec d'autres agences sur les grands projets. Cette réduction d'échelle est pour elle l'occasion de revenir au dessin, de retrouver une pratique multitâche, et de continuer à apprendre. Elle affectionne en particulier l'étape des visas des études d'exécution, cette interface entre la conception et la réalisation ; cette étape offre un temps de discussions préparatoires avec les fabricants et les artisans, informe, en termes de mise en œuvre, les choix de l'architecte, et donne au projet une dimension collective et collaborative. Les visas sont suivis du chantier, un moment d'adaptation, d'attention aux manières de faire des uns et des autres, dans le respect mutuel.

En plus d'être la cheffe d'orchestre d'un projet, Françoise N'Thépé envisage son rôle comme pédagogique envers ses différents acteurs. Elle construit pour les autres, mais bien au-delà de la commande, pense chaque projet comme un positionnement dans la vie sociale. Ses outils sont multiples pour cela, mais le principal pour elle est sans doute l'écoute. Afin de trouver un terrain d'entente et d'ouvrir la voie à la transmission, Françoise N'Thépé déploie une oreille attentive et un œil soucieux du contexte. Elle cherche à entrer en discussion, à élaborer un langage


 8 rue Elsa-Morante, Paris 13^e

commun avec le commanditaire à travers le partage de références, de questionnements déployés à l'écrit, de concepts développés en maquette 3D. Loin de se spécialiser sur un programme particulier ou de répéter les projets, Françoise N'Thépe saisit les occasions de faire de nouvelles choses, d'aller vers les projets qui la stimuleront. À chaque nouvelle commande, elle développe, avec les artisans spécialisés et les fabricants, un travail de prototypage pour innover dans la mise en œuvre, mélanger les modes constructifs, tirer le meilleur parti de chaque matériau. Engagée dans l'expression de la qualité de la matière brute, sa profondeur et son épaisseur, elle défend une certaine vérité constructive.

Dans le cadre du projet de logements dans la ZAC Paris Rive Gauche (13^e arr., agence Beckmann-N'Thépe), elle développe des essais en partenariat avec un fabricant de béton afin d'obtenir un béton très sombre. En 2012, pour la bibliothèque universitaire de Paris-Est-Marne-la-Vallée (Seine-et-Marne, agence Beckmann-N'Thépe), elle imagine une masse de terre soulevée du sol, entourée de jardins. L'effet est réalisé en béton projeté, sculpté sur place à la main. En 2017, pour l'extension de l'hôtel Parister rue Saulnier dans le 9^e arrondissement de Paris (agence Beckmann-N'Thépe), un travail est effectué

en façade par les mêmes artisans : l'effet marbré est obtenu grâce à un béton projeté teinté dans la masse manuellement et sculpté sur place ; les veines sont creusées et re-remplies. À travers ces expérimentations, l'architecte explore les différentes vérités du matériau et ses capacités en termes d'aspect, par l'effet croisé d'une recherche esthétique et d'un savoir-faire inventif des artisans et des fabricants.

Aujourd'hui, Françoise N'Thépe représente une référence pionnière pour nombre de jeunes femmes dans le champ de l'architecture. Elle a d'ailleurs reçu en 2023 le prix « Femme architecte » lors de la remise du prix des Femmes architectes créé par l'Association pour la recherche sur la ville et l'habitat (ARHVA). Cette visibilité, elle compte bien l'utiliser en Afrique pour contribuer à féminiser le métier d'architecte, y compris à la tête des agences, et mettre en avant les femmes africaines trop peu reconnues. Elle se concentre à présent sur le développement de son activité en Afrique subsaharienne, avec le projet de musée à Abomey, au Bénin, sur le site palatial des rois du Danhomè, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. Ce musée accueillera, entre autres, les objets restitués par la France et des collections concentrées sur l'histoire des dynasties royales locales et de leurs défenseurs, les Amazones. Le projet, conçu dans une démarche bioclimatique, sera construit en briques de terre crue locale compressées.

Marie Tesson

Aujourd'hui, Françoise N'Thépé représente une référence pionnière pour nombre de jeunes femmes dans le champ de l'architecture. Cette visibilité, elle compte bien l'utiliser en Afrique pour contribuer à féminiser le métier d'architecte, y compris à la tête des agences, et mettre en avant les femmes architectes africaines trop peu reconnues.



Immeuble de logements ZAC Paris Rive Gauche, Beckmann-N'Thépé Architectes (2007)



Charlotte Picard

**& l'équipe d'architecture
régénérative**

Née en 1974 à Paris

Années 1990 : Rencontre avec l'architecture vernaculaire et bioclimatique via les enseignants d'UP6, notamment Jeanne-Marie et Georges Alexandroff

2000 : Diplômée de l'ENSA Paris -La Villette

2016 : Intègre la Direction Recherche et Innovation Territoriale (DRI) de

Rosny-sous-Bois à l'invitation d'Emmanuel Pezrès
Formation pro-paille

2020 : Livraison du centre de loisirs Jacques-Chirac à Rosny-sous-Bois

2021 : Concours d'ingénierie territoriale

Lorsque nous avons annoncé à Charlotte Picard que nous souhaitions qu'elle figure dans le présent ouvrage, elle exprima le refus de voir le travail de l'Équipe d'architecture régénérative, au sein de la DRI, dépeint sous son seul visage. « Ce que je fais avec cette équipe n'est pas dissociable de celles et ceux avec qui je le fais », nous écrit-elle alors. Autrement dit, il était hors de question pour elle de nier la dimension collective du travail.

Puissions-nous parvenir à en rendre compte tout en présentant son parcours.

Quelques semaines plus tard, anticipant mes questions sur la dimension genrée du travail, elle m'avoua n'avoir jamais vraiment réfléchi à sa position de femme dans le milieu de l'architecture puisque, dans son expérience, être une femme ne conditionne pas son vécu professionnel. Si Charlotte Picard est aujourd'hui directrice adjointe de la DRI, elle a auparavant travaillé comme salariée dans plusieurs agences d'architecture parisiennes, une expérience « très formatrice », mais qui faisait l'impasse sur l'écoconstruction et l'impact social des projets. Lors de sa formation à l'ENSA Paris-La Villette, elle avait étudié dans le studio de Jeanne-Marie et Georges Alexandroff dédié à l'architecture bioclimatique et au vernaculaire « des sujets pas très à la mode à l'époque », qui ont continué de la porter par la suite. C'est en 2016, et grâce à Emmanuel Pezrès, ancien ami de l'école d'architecture, qu'elle rejoint la Direction Recherche et Innovation (DRI) de la municipalité de Rosny-sous-Bois.

« Ce que je fais avec l'équipe de la Direction Recherche et Innovation n'est pas dissociable de celles et ceux avec qui je le fais »

La DRI est créée en 2010 sous l'impulsion d'Emmanuel Pezrès alors encouragé par la directrice générale des services de l'époque. Son objectif est de favoriser la réhabilitation et l'écoconstruction pour tous

les bâtiments publics rosnéens. En 2012, les premiers architectes et ingénieurs sont recrutés afin d'internaliser les compétences de conception et de maîtrise d'œuvre, et de dépasser ainsi certaines apories liées à la mise en concurrence classique. L'analyse de la situation de la ville, menée à l'échelle urbaine et architecturale, et l'analyse des données sociologiques et démographiques font émerger des pistes d'action. La première concerne la réhabilitation et la construction de nouvelles écoles car la ville, qui compte aujourd'hui 46 395 habitants, connaissait alors une forte poussée démographique, et était en passe de manquer d'établissements scolaires.

Selon Charlotte Picard, l'expression « culture constructive » n'est pas utilisée par les membres de la DRI. Elle confie, pour sa part, se revendiquer plutôt de la pensée opérationnelle, de l'action au jour le jour plutôt que d'une référence théorique ou d'un modèle en particulier. D'un point de vue extérieur, la pensée raisonnée des ressources, tant matérielles qu'humaines, pourrait résumer la culture constructive de l'équipe, qui veille à ce que les matériaux mis en œuvre soient biosourcés et produits dans un rayon géographique proche. Charlotte Picard parle alors d'une vision « écosystémique » de l'architecture, qui tente le pont entre culture du soin humain et culture architecturale. Le centre de loisirs Jacques-Chirac, livré en 2020, et dont Charlotte Picard était en charge en tant que cheffe de projet, exemplifie la démarche. La structure est composée de plusieurs essences de feuillus :

peupliers d'Île-de-France et sapins des Vosges pour la charpente, châtaigniers prélevés dans la forêt de Montmorency pour les bardeaux protégeant la façade. Le grand défi du projet consistait dans la mise en œuvre d'un mur en paille porteuse de deux étages, la paille provenant d'une ferme agroforestière d'Eure-et-Loir. Dans le bâtiment principal, l'air circule via des prises d'air au-dessus des fenêtres pour ressortir par les tours à vent, assurant l'évacuation de l'humidité. Un poêle de masse, dont les parois épaisses accumulent puis diffusent la chaleur de manière homogène, est complété par des panneaux solaires thermiques, qui permettent d'accumuler de l'eau chaude couvrant les besoins d'un tiers de la saison de chauffe. Pour finir, enfants, artisans et artisanes, femmes en formation et membres de l'équipe ont construit un petit abri dédié aux jeux et aux vélos. Sa charpente a été réalisée avec des feuillus coupés, équarris et taillés sur place ; et les briques de terre crue de l'enveloppe ont été produites à l'aide de forces bénévoles.

Charlotte Picard parle d'une vision « écosystémique » de l'architecture, qui tente le pont entre culture du soin humain et culture architecturale.

Cette vision de l'architecture comme service public, que défendent Charlotte Picard et son équipe, a des antécédents historiques : les ateliers publics de Blois, dans les années 1990, ou le mouvement pour une architecture publique, entre 1980



Rue Jacques-Offenbach, Rosny-sous-Bois

et 1985. Charlotte Picard a passé le concours d'ingénieure territoriale en 2021, afin de continuer à développer une architecture publique, dans laquelle la « dimension marchande » est réduite puisqu'« il n'y a plus de nécessité de faire rentrer des projets à tout prix », et « qui permet d'ouvrir de nouveaux chemins tout en conservant voire améliorant nos biens communs ».

Elle souhaiterait que soit plus répandue la volonté politique de renforcer la présence d'architectes et d'ingénieurs en interne. Et si, en parallèle, Charlotte Picard pointe la nécessité de structurer les filières et de développer des formations pour intégrer les nouveaux produits biosourcés, il convient de se demander comment, par qui et avec quels objectifs réels cela est mis en place. Lutter contre le greenwashing des grands groupes du BTP, qui « enrobent » l'extraction et l'exploitation dans de nouveaux atours toujours plus « vertueux », semble tout aussi crucial.

Giulia Tellier Silva



Centre de loisirs Jacques-Chirac, Direction Recherche et Innovation de la mairie de Rosny-sous-Bois (2020)

Charlotte Picard souhaiterait que soit plus répandue la volonté politique de renforcer la présence d'architectes et d'ingénieurs en interne. Et si, en parallèle, Charlotte Picard pointe la nécessité de structurer les filières et de développer des formations pour intégrer les nouveaux produits biosourcés, il convient de se demander comment, par qui et avec quels objectifs réels cela est mis en place.



LA Architectures

Le rapport aux autres

Axelle Acchiardo

Née en 1979 à Paris

2004 : Diplômée de l'ENSA-PVS

2003-2009 : Rencontre et collaboration avec Claude Costantini

Linda Gilardone

Née en 1979 à La Rochelle

2001 : Année Erasmus à Berlin

2002 : Année de césure à Chicago

2005 : Diplômée de l'ENSA-PVS

LA Architectures

2009 : Fondation de l'agence

2014 : Prix de la Première Œuvre pour 35 logements sociaux en bois à Montreuil

2019 : Livraison de l'école maternelle Vincent-Auriol à Paris (13^e arr.)

2020 : Lauréate du prix national de la Construction Bois pour l'école maternelle Vincent-Auriol à Paris

Pour l'une, c'est une série télévisée des années 1960 dans laquelle l'atelier de l'architecte donne sur l'écurie de son fidèle compagnon, un insolent cheval Palomino. Pour l'autre, c'est le souvenir d'un ami de famille qui roule en Delahaye 1920 et qui travaille dans un chalet aux baies gigantesques. De nouveau un atelier, mais celui-ci fait face aux montagnes enneigées de Haute-Savoie. Chez toutes deux, le premier contact avec

l'architecture laisse entrapercevoir un rapport au travail particulier, nourri de liberté et placé en dehors de tout code connu.

Enfant, Linda Gilardone voyage beaucoup, là où le travail de son père conduit la famille : de La Rochelle au Texas avant de revenir au Havre. Elle garde de ces déménagements successifs un goût prononcé pour les voyages et attend avec impatience l'année où elle pourra partir à Berlin grâce au programme Erasmus. Axelle Acchiardo grandit à La Défense où elle fait l'expérience quotidienne de ce projet dont la conception des sols et des commerces l'interroge : elle décide d'ailleurs d'en faire le sujet de son projet long de cinquième année. Pendant leurs études à l'ENSA Paris-Val de Seine, elles partagent le même atelier, sans se fréquenter.

Axelle Acchiardo et Linda Gilardone travaillent dans le même quartier, alors elles se retrouvent pour discuter de leur condition, de leurs pratiques professionnelles et considèrent peu à peu avec sérieux leur envie de pratiquer dans une forme de partage joyeux.

Après leur diplôme, Linda exerce dans plusieurs agences parisiennes comme salariée, tandis qu'Axelle développe des projets sur des programmes complexes comme indépendante pour Claude Costantini. Elles travaillent dans le même quartier, alors elles se retrouvent pour discuter de leur condition, de leurs pratiques professionnelles et considèrent peu à peu

avec sérieux leur envie de pratiquer dans une forme de partage joyeux. C'est ainsi qu'en septembre 2009, elles créent, toutes deux alors âgées de 30 ans, LA Architectures. Quinze ans plus tard, l'agence compte une vingtaine de personnes dans l'équipe et une douzaine de projets de logements et d'équipements livrés.

En 2014, LA Architectures gagne le prix de la Première Œuvre qui récompense une opération de logements sociaux bâtis en bois à Montreuil. L'agence reçoit par la suite d'autres prix qui, pour beaucoup, saluent l'usage récurrent du bois par les deux architectes. Au départ lié à des enjeux environnementaux, cet attachement au matériau naturel s'enrichit au fil des projets, en même temps que l'équipe consolide sa maîtrise des savoir-faire qui lui sont propres. Après le prix de la Première Œuvre, Axelle Acchiardo et Linda Gilardone se voient, à plusieurs reprises, invitées à répondre à des commandes dont ni le sujet ni l'échelle ne correspondent à leurs expériences antérieures. Sollicitées sur la base d'une politique de quotas – parce que jeunes, femmes et primées –, elles s'interrogent sur l'ambiguïté de la discrimination positive et s'inquiètent de voir leurs compétences reléguées au second plan. Sans revendiquer la condition de « femmes architectes », elles acceptent de servir d'exemples pour ouvrir l'horizon de jeunes femmes qui n'envisent pas ce parcours possible pour elles-mêmes.

Leur démarche d'architectes entend donner son importance aux actrices et acteurs



96 rue Jeanne-d'Arc, Paris 13^e

du projet, qu'ils soient leurs partenaires professionnels ou des usagers et usagers des lieux. Elles délaissent les commandes dont les enjeux de communication prévalent, tout comme les opérations en ZAC, qui peuvent tendre, selon elles, à amenuiser le rôle et la mission de l'architecte par rapport à la commande. Elles renouent avec leurs premiers sujets de prédilection : des opérations d'équipement ou d'extension, en site diffus et guidées par une forte exigence environnementale.

Axelle Acchiardo et Linda Gilardone conçoivent leurs projets comme elles ont créé leur agence : pour répondre avec simplicité et pragmatisme à un besoin.

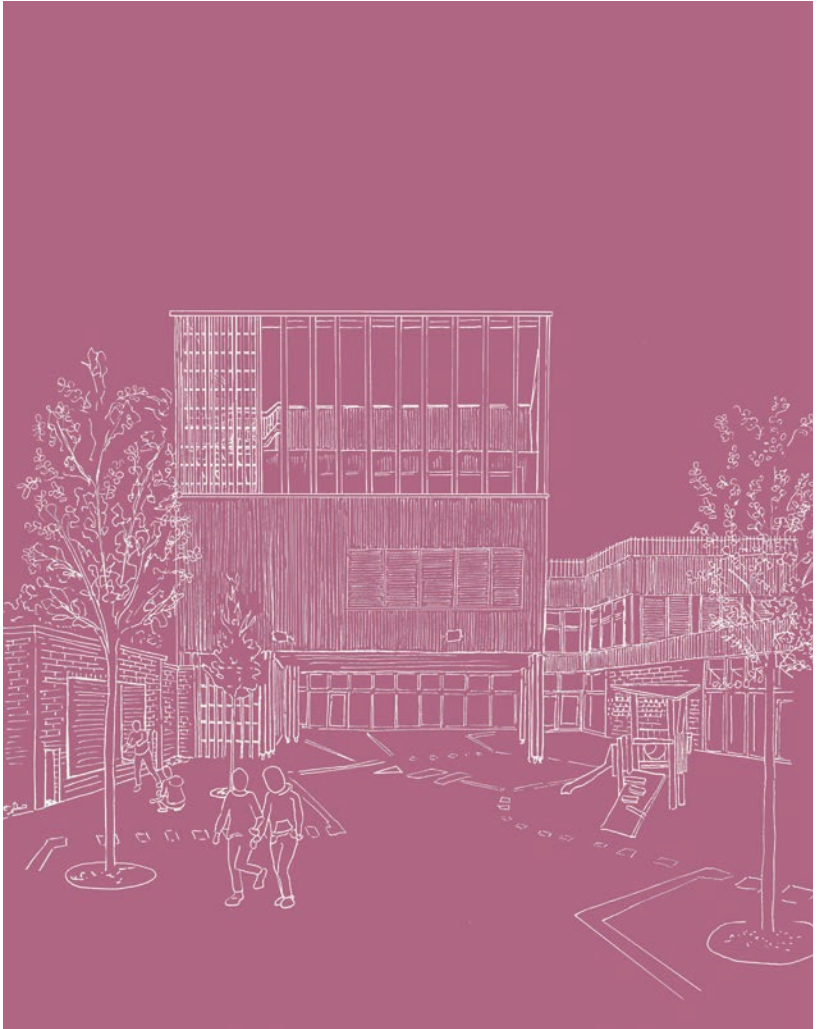
Axelle Acchiardo et Linda Gilardone conçoivent leurs projets comme elles ont créé leur agence : pour répondre avec simplicité et pragmatisme à un besoin. Elles se saisissent du moment du concours pour définir une idée forte qui servira de ligne directrice au développement du projet, mais aussi pour faire la démonstration de leur capacité d'analyse et du soin qu'elles mettent dans leur travail. L'observation de la vie quotidienne et les ressentis de leur vie personnelle guident les relations qu'elles dessinent entre un lieu et un usage. Elles

évaluent la justesse de leur réponse à la sensation que procurent les espaces bâtis, à la satisfaction qu'ils offrent sur le long terme, et elles lient fortement le confort d'usage à la notion de qualité environnementale. L'école maternelle Vincent-Auriol, qu'elles livrent en 2019, leur paraît à ce titre une réussite, les espaces et la matérialité produisant un sentiment de bien-être qui accompagne les enfants dans leur première découverte des lieux d'enseignement.

Afin de se donner les moyens d'une architecture juste, elles soupèsent chaque commande potentielle : permettra-t-elle de tout bien faire? Au fil des ans, elles ont su fédérer autour d'elles une équipe, des maîtrises d'ouvrage et des partenaires unis par des convictions communes et désireux de faire projet ensemble. Pour maintenir cet entrain collectif, leur production suit des cycles durant lesquels certains thèmes sont creusés, puis évolue en fonction des sujets qui les animent, comme récemment autour de la transformation des bâtiments existants. Les compétences de l'agence s'élargissent et se renouvellent au contact de nouveaux programmes ou mises en œuvre. Finalement, c'est en scrutant la marche du monde avec une vigilance continue qu'elles construisent année après année une pratique empirique, mais extrêmement consciencieuse de l'architecture.

Julie André-Garguilo

Afin de se donner les moyens d'une architecture juste, Axelle Acchiardo et Linda Gilardone soupèsent chaque commande potentielle : permettra-t-elle de tout bien faire ? Au fil des ans, elles ont su fédérer autour d'elles une équipe, des maîtrises d'ouvrage et des partenaires unis par des convictions communes et désireux de faire projet ensemble.



École maternelle Vincent-Auriol, LA Architectures (2019)

Atelier MLH

L'architecture se construit (aussi)



Julie Cohen

Née en 1981 à Paris

2006 : Diplômée de l'École Boulle en architecture d'intérieur

Loïse Lenne

Née en 1985 aux Lilas

2011 : Début de l'enseignement en ENSA, aujourd'hui maîtresse de conférences à l'ENSA-PB

2015 : Docteure en architecture

Atelier MLH

2007 : Rencontre à l'ENSA de la ville et des territoires Paris-Est

2010 : Diplômées en architecture

2019 : Début de la collaboration

2021 : Accord-cadre de réaménagements intérieurs avec le château de Versailles

2023 : Figurent au palmarès AMC des « 20 Femmes architectes à suivre »

Quand elles se rencontrent en 2007 à l'École d'architecture de la ville & des territoires Paris-Est, Loïse Lenne et Julie Cohen n'imaginent pas qu'une dizaine d'années plus tard, elles s'associeront pour faire valoir, assises à côté d'un diagnostiqueur, au coude-à-coude dans la bataille, l'intelligence constructive contre la norme.

En 2007 donc, Julie Cohen, après un diplôme supérieur d'arts appliqués en architecture

d'intérieur, obtenu à l'École Boulle, s'inscrit à Paris-Est pour y suivre le master placé sous la direction de Marc Mimram, intitulé « Matière à penser ». C'est là, entre deux coursives métalliques de l'école située à Marne-la-Vallée qu'elle rencontre Loïse Lenne, inscrite dans ce même master après un an passé à l'École polytechnique fédérale de Lausanne. La magie de l'école d'architecture opère : « Nous étions de vraies équipes, composées de jeunes femmes assez soudées », se souviennent-elles. Sur le site de l'école, la « profession de foi » du master commence ainsi : « L'architecture se construit (aussi). » « Comment les enjeux constructifs peuvent renseigner l'architecture et ne pas considérer l'ingénierie comme un champ à part de l'architecture, c'était ça, l'enjeu de cet enseignement », précise Julie Cohen. C'est ce credo, le sens du détail, la facture pensée, le bon matériau au bon endroit, qui guide encore leur pratique aujourd'hui. À la sortie de l'école d'architecture, Julie Cohen travaille quelques années pour l'agence Barthélémy Griño, tandis que Loïse Lenne rédige une thèse sur l'architecture des quartiers de bureaux, une recherche qui analyse le chant du cygne d'une époque, celle des starchitectes, de la forme pure et

qui, pour elle, correspondait à « un besoin de comprendre, pour mieux s'en affranchir ».

En 2019, elles s'associent pour mener à bien la restructuration lourde de 36 logements dans le 10^e arrondissement de Paris, en site occupé. Sur une parcelle particulièrement encombrée, façade sur rue exiguë au possible, caractéristique du tissu parisien, l'objectif est de réaménager l'intégralité des logements et la cour, végétaliser et, entre autres, reconstruire les planchers bois vétustes et rénover les façades, côté rue comme côté cour. En lieu et place de l'isolation thermique classique par l'intérieur, les architectes proposent un enduit hygrothermique en chaux et chanvre biosourcés. « Il s'agissait là de faire valoir la technique contre le massacre annoncé dicté par les normes », précisent-elles. Les deux architectes s'engouffrent dans la mêlée, tirent une chaise pour se placer derrière l'écran de l'ingénieur et regarder avec lui les données à ajuster afin de démontrer la faisabilité de leur solution – écologique, technique, démonstratrice. Cependant, « les premiers projets sont faits pour capoter », sourit Julie Cohen. Néanmoins, ce projet ne restera pas sans réponse. Pour les architectes, il est l'occasion de rappeler qu'il serait trop doux et, sans doute, mortifère pour l'architecture de « se satisfaire des réponses normées ».

***En lieu et place de l'isolation thermique classique par l'intérieur, les architectes proposent un enduit hygrothermique en chaux et chanvre biosourcés.
« Il s'agissait là de faire valoir la technique contre le massacre annoncé dicté par les normes. »***

De cette bataille naît une alliance, qui se concrétise lorsqu'elles reprennent ensemble la direction de l'Atelier MLH. En 2022, elles signent un accord-cadre avec l'établissement



Malakoff

public du château de Versailles, d'une durée de quatre ans. Là, leur investissement « physique » prend de nouveau tout son sens, dans le cadre des missions d'études d'exécution et d'ordonnancement, pilotage et coordination du chantier qui leur sont confiées. « Cette présence sur le chantier est un élément essentiel de la culture de l'agence. On peut dessiner ensemble sur le chantier, c'est un vrai plaisir et un excellent moyen de communication entre nous et les artisans et artisanes », précisent les architectes. Livré en janvier 2024, le réaménagement des espaces d'accueil de l'aile des ministres Sud est l'occasion de réemployer – non sans gageure – des cadres de résine Corian pour les bornes d'accueil, déposés et retaillés, des vitrages de trois mètres de haut, ou encore des tommettes, dont les architectes ont dessiné avec soin le calepinage. « Cependant, même avec de bonnes entreprises, le chantier est toujours une arène de combat. Cela prend un temps fou, jamais rémunéré à sa juste valeur, c'est un sacerdoce. »

« Cette présence sur le chantier est un élément essentiel de la culture de l'agence. On peut dessiner ensemble sur le chantier, c'est un vrai plaisir et un excellent moyen de communication entre nous et les artisans et artisanes. »

Questionnées sur les enjeux féministes de leur profession, les deux architectes hésitent. Un non-sujet ? « Pour nous, le sujet dépasse largement le cadre de l'architecture, c'est un sujet de société dans son ensemble. Mais l'affronter à deux renforce notre confiance. » Enseignante de projet titulaire à l'ENSA Paris-Belleville, Loïse Lenne souligne : « Dans les écoles d'architecture, je me revois à la place des étudiantes que j'encadre. Elles perdent confiance à l'approche du diplôme, elles prennent moins la parole. Elles manquent encore d'exemples. Il faut noter, par exemple, que Julie et moi sommes "sur-diplômées". Quand on ne maîtrise pas un sujet, on n'en dort pas. » Creuser, confronter, questionner, se former contre une inertie globale : chez MLH, au-delà d'une charge mentale, une réalité, par l'action.

Anastasia de Villepin

Bibliographie :

- Loïse Lenne, *Le temps de l'événement architectural : fabrication et mise en scène de tours de bureaux et leurs quartiers : la City, la Défense, Francfort*, Thèse de doctorat sous la direction d'Antoine Picon et Pierre Chabard, ENSA Paris-Est, 2015.

« Dans les écoles d'architecture, je me revois à la place des étudiantes que j'encadre. Elles perdent confiance à l'approche du diplôme, elles prennent moins la parole. Elles manquent encore d'exemples. Il faut noter, par exemple, que Julie et moi sommes "sur-diplômées". Quand on ne maîtrise pas un sujet, on n'en dort pas. »



Surélévation d'une maison et construction neuve en ossature, isolation et chauffage bois, Atelier MLH (2024)



Éléonore Morand

L'enthousiasme comme moteur

Née en 1983 à Paris

2007 : Diplômée de l'ENSA Paris-Malaquais

2019 : Cofondation de l'agence Depeyre Morand Architectures

2022 : Début de l'enseignement à l'ENSA Versailles

2023 : Livraison de la salle municipale Rosa Bonheur de La Norville

Lauréate du prix d'a 10+1 pour le projet de la salle municipale Rosa Bonheur de La Norville

2024 : Voyage à Ghardaïa (Algérie) dans le cadre du master « Atelier du désert » avec Alice Grégoire

Lors d'une première rencontre, quelques instants suffisent parfois à mesurer la détermination d'une architecte. Éléonore Morand est de celles dont le tempérament se dévoile dans une forme d'immédiateté, sur fond de charisme communicatif, de gaieté contagieuse et d'éclats de rire spontanés. Lorsqu'on la questionne sur son principal défaut, elle confirme rapidement nos intuitions : « Ne pas savoir canaliser mon

enthousiasme. » Née en 1983, fille de deux artistes-performeurs, elle grandit à Paris dans un milieu où son appétence naturelle pour les pratiques créatives n'a jamais été empêchée. Celle qui confie n'avoir « jamais été scolaire » choisit l'architecture « un peu par hasard » grâce à une professeure qui, en classe de terminale, découvre son talent pour le dessin et l'incite à explorer cette voie. C'est ainsi qu'elle entre à l'ENSA Paris-Malaquais où elle croise Arnaud Depeyre sans vraiment le rencontrer.

Éléonore Morand fait montre d'une grande curiosité, garde-fou de sa liberté de penser. « J'aime comprendre par la manipulation, indispensable pour concevoir et dessiner des projets. Face à une entreprise, c'est important pour moi d'avoir expérimenté auparavant les matériaux – comment ils réagissent entre eux, comment ils s'assemblent – pour établir le dialogue. »

En 2007, diplôme en poche, elle prend très vite la tangente d'une trajectoire classique. La seule agence où elle travaille comme stagiaire est celle de Vito Acconci (1940-2017) à New York : un artiste plutôt qu'un architecte. Ses premiers projets ? Un igloo en carton sur un toit du Bronx et une table de pique-nique de 150 mètres de long pour le restaurant de la Cinémathèque française, réalisés avec un peintre américain. La suite de son parcours, façonnée par une volonté d'indépendance, est faite de collaborations ponctuelles, notamment avec Arnaud Depeyre. Cette fois, la rencontre a bien lieu.

En 2019, lorsque « le moment est venu de se structurer et de clarifier les responsabilités », ils créent leur agence à Paris. Ils partagent une vie de famille et la passion du « faire », nouée autour d'une culture constructive commune. Leurs débuts sont marqués par un ensemble de trois logements et commerces à Méréville (91). Les deux architectes réinterprètent les codes des écritures locales afin de façonner leur propre lexique constructif : des toitures aux pentes et orientations différentes, un béton rose coloré dans la masse en résonance avec les enduits voisins. Dans ce contexte rural qu'est celui de Méréville, ils réalisent ensuite un atelier pour l'Union des Forgerons qu'ils accompagnent au long cours dans leur développement. Un univers fascinant pour Éléonore Morand dont le regard brille lorsqu'elle évoque le savoir-faire et les pièces fabriquées par cette entreprise centenaire : « On se croirait dans un musée d'art contemporain exposant d'immenses sculptures ! »

Éléonore Morand fait montre d'une grande curiosité, garde-fou de sa liberté de penser. « J'aime comprendre par la manipulation, indispensable pour concevoir et dessiner des projets. Face à une entreprise, c'est important pour moi d'avoir expérimenté auparavant les matériaux – comment ils réagissent entre eux, comment ils s'assemblent – pour établir le dialogue. De la même manière, j'ai voulu apprendre à coudre, à tricoter, à faire une bouture... » Elle aurait rêvé « exercer plusieurs métiers ou en changer tous les cinq ans ». Elle se serait bien vue biologiste marin, ostéopathe ou jardinière. « Très souvent,

je me propose de faire autre chose. Mais la discipline est suffisamment vaste pour que je puisse me retrouver dans de nombreux domaines sans incarner ce que je projette de l'architecte. »

L'agence s'est récemment fait remarquer avec un projet qui résume autant son approche que ses marottes : la salle municipale Rosa Bonheur de La Norville (91) réalisée avec Figures. À ce projet modeste dans sa programmation, ils ont su insuffler de la joie et un supplément d'âme qui leur ressemble. Ce volume polyvalent, ouvert sur ses grands côtés, se distingue par ses colonnes en bois sculptées qui marquent l'entrée et des bouchons en céramique émaillés colorés qui animent les trous de banches. Tous deux ont mis la main à la pâte à la faveur d'une maîtrise d'ouvrage accueillante et réceptive.

« La discipline est suffisamment vaste pour que je puisse me retrouver dans de nombreux domaines sans incarner ce que je projette de l'architecte. »

Être une femme dans le milieu de l'architecture n'a pas été un frein. « N'ayant jamais travaillé en agence, je n'ai pas subi de discrimination dans le cadre du travail. » S'il lui arrive de remplacer Arnaud Depeyre lors d'une réunion de chantier, elle déplore néanmoins « n'avoir aucune crédibilité. C'est très dur de prendre le relais ». En revanche, lorsqu'elle est l'interlocutrice première, les difficultés disparaissent. « J'ai ma propre façon de gérer un chantier.



Allée de la Croix Saint-Claude, La Norville

J'établis une forme de complicité autour des compétences des entreprises. J'ai un objectif de résultat et nous discutons ensemble sur la manière dont elles vont réaliser un ouvrage afin qu'il corresponde le plus précisément à ce que j'ai en tête. Je ne donne pas des ordres et je m'intéresse vraiment à ce qu'elles font. » À l'ENSA Versailles, elle met en œuvre une approche similaire, réflexive : « L'enseignement fait pleinement partie de ma pratique. Il permet de garder une dimension expérimentale qui, dans notre quotidien d'architecte, peut parfois nous échapper. » La taille modeste de son agence sied plutôt bien à Éléonore Morand pour qui le développement est loin d'être une fin en soi. « La lourdeur des responsabilités et de l'entrepreneuriat » lui pèse parfois. « Je n'ai pas envie que l'administratif prenne toute la place, sinon être architecte n'a aucun intérêt. Ma satisfaction, c'est simplement de mener des expériences. Quelle que soit l'échelle, il faut que j'apprenne quelque chose. L'architecture sert avant tout à se poser des questions. »

Maryse Quinton



Salle municipale Rosa Bonheur, Depeyre Morand Architectures (2023)

« J'ai ma propre façon de gérer un chantier. J'établis une forme de complicité autour des compétences des entreprises. J'ai un objectif de résultat et nous discutons ensemble sur la manière dont elles vont réaliser un ouvrage afin qu'il corresponde le plus précisément à ce que j'ai en tête. Je ne donne pas des ordres et je m'intéresse vraiment à ce qu'elles font. »

Claire Dycha

Architecte et artisane



Née en 1984 à Bois-Guillaume

2007 : Installation artistique au Luxembourg, Capitale européenne de la culture en 2007

2008 : Diplômée de l'ENSA Normandie

2018 : Création de son activité en nom propre

Workshop en Iran « Improvising with earth »

2020 : Diplômée du DSA

Architecture de terre, cultures constructives et développement durable, ENSA Grenoble

2022 : Co-crédation de l'association et de l'exposition nomade « Terre de Bâtiſseuses »

2023 : Encadrement d'un chantier participatif d'enduit de terre crue à la Cité audacieuse à Paris (6^e arr.)

Claire Dycha a passé son enfance en Normandie dans une maison en partie construite en terre crue. De cette période, elle tire un lien très fort avec la nature. Plus tard, elle obtient son diplôme d'architecte à l'ENSA Normandie (2008), et restera un an à la TU Delft en Hollande dans le cadre du programme Erasmus. Elle va se former ensuite de manière continue en alternant les spécialisations, le travail en agence et les

voyages internationaux. Le voyage est pour elle une quête qui lui permet de découvrir d'autres rapports à l'environnement et au monde. Chacun est l'occasion d'apprendre. C'est une conférence d'Alfredo Brillembourg et de Hubert Klumpner sur les villes informelles en 2006 à Rotterdam qui lui donne envie de collaborer avec d'autres cultures. Elle travaille un temps dans des agences d'architecture à Paris et en Hollande (Mecanoo). Elle réalise plusieurs séjours au Brésil, notamment à São Paulo où elle s'investit avec les favelas, « ces villes entières qui se construisent sans architecte ». Elle obtient ensuite un master spécialisé à l'ESTP, Grande école d'ingénieurs de la construction, pour devenir urgentiste en bâtiments et infrastructures dans l'humanitaire, ce qui la conduira à coopérer avec ONU-Habitat au Kenya, en Côte d'Ivoire et en Haïti. Après avoir expérimenté plusieurs matériaux de construction, Claire Dycha réalise qu'il est nécessaire de se sentir « en accord » avec un matériau, et c'est alors qu'elle se découvre des affinités avec la terre crue.

Après avoir expérimenté plusieurs matériaux de construction, Claire Dycha réalise qu'il est nécessaire de se sentir « en accord » avec un matériau, et c'est alors qu'elle se découvre des affinités avec la terre crue.

En 2018, elle intègre le DSA Architecture de terre, cultures constructives et développement durable à l'ENSA Grenoble. Dans le cadre de son mémoire intitulé

Construire en terre, un geste, une opportunité, une nécessité ? Une identité (Dycha, 2020), elle a interviewé une vingtaine d'experts à travers le monde sur la question de la construction en terre. Après toutes ces expériences internationales, elle constate que dans l'humanitaire, « on apprend autant que ce que l'on donne ». À ce titre, elle affirme que l'Occident n'est pas véritablement « en avance ». Il faudrait aujourd'hui être capable d'écouter les enseignements qui proviennent d'autres cultures.

Selon elle, la définition de la « culture constructive » passe par une conscience derrière la construction, jusque dans la manière de vivre, ainsi que par un engagement social et un partage de connaissances. Elle précise que cette culture partagée est vivante, en perpétuelle évolution, se réinventant au gré des transmissions et de la créativité des individus qui la portent, expliquant volontiers que « c'est au-delà de la technique ». Les matériaux comme la terre crue nécessitent actuellement une haute implication sociale pour qu'ils soient mis en œuvre. Pour advenir, un projet en terre crue doit être porté collectivement.

Depuis l'obtention de cette spécialisation, il y a maintenant cinq ans, elle est portée par l'envie de « développer le matériau terre à tous les niveaux ». Elle regroupe dorénavant sa pratique pluridisciplinaire sous l'identité de *Terre Audacieuse*. Elle fait de la conception et du conseil en architecture. Elle est co-présidente de l'AsTerre (Association nationale des professionnels de la terre).

Elle a créé l'association et l'exposition nomade « Terre de Bâtitseuses » avec Alizée Cugney. En parallèle de tout cela, Claire Dycha est également artisanne spécialisée en terre crue. À ce titre, elle a réalisé plusieurs chantiers en Île-de-France : 42 logements en briques de terre à Bagneux (TOA Architectes, SCOP Les Grands Moyens Construction), ainsi que des enduits terres au palais de la Femme et à la Cité audacieuse – Liberté égalité sororité, rue Vaugirard à Paris. Dans l'ensemble de ses projets, Claire Dycha fait de chaque chantier une opportunité pour en démultiplier les dimensions. Elle est capable d'intervenir en conception, en réalisation mais aussi en transmission.

Ainsi, pour la Cité audacieuse, premier tiers-lieu dédié à l'égalité femmes-hommes en France, Claire Dycha a organisé un chantier participatif, une exposition et un débat autour de la construction en terre avec l'objectif d'associer une réalisation à une transmission de connaissances. Lorsqu'un chantier permet cela, c'est une situation idéale pour elle, une excellente façon de

Il y a une forte représentation des femmes dans le milieu de la construction en terre. Claire Dycha explique ce phénomène par le fait que la terre favorise une diversité dans la construction, invitant à l'expérimentation et offrant une légitimité aux femmes pour amener une autre manière de penser, de faire, dans une perspective d'ouverture.



9 rue de Vaugirard, Paris 6^e

« semer des graines » pour l'avenir. Avec ce type d'approche, elle milite pour modifier les manières de construire en favorisant des échanges plus horizontaux et en veillant à leur qualité sociale. Ce soin appliqué aux relations est une composante essentielle pour l'introduction d'un écosystème constructif différent. Choisir la terre crue est donc un choix politique en direction d'une « écologie environnementale » et aussi d'une « écologie sociale » (Félix Guattari, *Les Trois Écologies*, Galilée, 1989).

Il y a une forte représentation des femmes dans le milieu de la construction en terre. Claire Dycha explique ce phénomène par le fait que la terre favorise une diversité dans la construction, invitant à l'expérimentation et offrant une légitimité aux femmes pour amener une autre manière de penser, de faire, dans une perspective d'ouverture. Résolument engagée sur les chemins de l'écoféminisme, Claire Dycha a déjà organisé des tables rondes sur la question, convaincue que l'action des femmes implique d'autres façons de créer et de construire, en s'orientant vers un abolissement des formes de domination.

Vincent Laureau

Selon Claire Dycha, la définition de la « culture constructive » passe par une conscience derrière la construction, jusque dans la manière de vivre, ainsi que par un engagement social et un partage de connaissances.

Elle précise que cette culture partagée est vivante, en perpétuelle évolution, se réinventant au gré des transmissions et de la créativité des individus qui la portent, expliquant volontiers que « c'est au-delà de la technique ».



Sgraffito sur enduit de terre crue à la Cité audacieuse, Claire Dycha (2023)



Camille Salomon

L'art de la métonymie

Née à 1988 à Neuilly-sur-Seine

2012 : Diplômée de l'ENSA Versailles

2014 : Diplômée HMONP de l'ENSA Paris-La Villette

2017 : Fondation de l'agence CSA – Camille Salomon Architecte

2020 : Conférence à Bruxelles pour le projet de recherche Interreg FCRBE sur le réemploi et rencontre avec Rotor

2023 : Diplôme DPEA de l'ENSA Versailles

Livraison du foyer Barbara pour Jeunes travailleurs à Montrouge

Figure au palmarès AMC des « 20 Femmes architectes à suivre » et nommée au prix de l'Équerre d'argent dans la catégorie Première Œuvre

Le patrimoine, l'intime, la sociologie et, au milieu de tout cela, l'architecture. Depuis la fondation de son agence en 2017, Camille Salomon, née en 1988, use de tous les moyens à sa portée pour pratiquer une discipline dans les règles de l'art, qu'il s'agisse de réhabiliter, d'améliorer ou de prendre son temps.

Diplômée en 2012 de l'ENSA Versailles, Camille Salomon soutient un projet de fin

d'études, sous la direction d'Ido Avissar et Djamel Klouche, qui interroge la question de la réhabilitation de barres d'immeubles dans la banlieue de Lyon. Un travail pratique et théorique, qui lui permet d'étudier la notion de « parcours résidentiel », ou comment l'architecture peut accompagner les mille et une vie des habitants et habitantes d'un même site. Une façon d'aborder le projet d'architecture non comme pure discipline additive, mais plutôt en l'écouter vivre, suivant des chemins de traverse, inclinaison qui ne l'a pas quittée depuis. Après dix ans de pratique, dont trois années en Allemagne au sein de l'agence LIN et, enfin, la fondation de sa propre entreprise en 2017, Camille Salomon retourne à ses premiers engagements : elle suit, durant l'année 2022-2023, un master spécialisé (anciennement un DPEA, diplôme propre aux écoles d'architecture) intitulé « Transformation écologique des constructions du xx^e siècle ».

« Pour retrouver la qualité existante, il faut comprendre le parcours de l'architecte, ce qui l'a mené à telle forme. La réhabilitation doit s'inscrire dans une démarche qui fut intelligente en son temps, pour retrouver une continuité historique et, surtout, le sens de l'écriture initiale. »

Dans cet intérêt pour l'existant, point de nostalgie pour autant. Aux yeux de l'architecte, « relire le patrimoine du 20^e siècle, c'est aussi le questionner, l'améliorer, lui donner plus qu'il n'a pris ».

À l'occasion d'un concours récemment gagné (une réhabilitation de 262 logements avenue de Flandre dans le 19^e arrondissement, avec Paris Habitat), elle renoue avec un sujet qu'elle connaît bien donc, le patrimoine, et aussi, un peu, les sciences sociales. « Il s'agit d'une réhabilitation en milieu occupé, une reconfiguration typologique des logements n'était pas pensable. Je me suis donc intéressée aux balcons, entre autres, en proposant de transformer les allèges et les garde-corps : pour qu'ils soient plus solides, d'une part, mais aussi, pour réactiver leurs usages. » Mais pas n'importe comment : « Pour retrouver la qualité existante, il faut comprendre le parcours de l'architecte, ce qui l'a mené à telle forme. La réhabilitation doit s'inscrire dans une démarche qui fut intelligente en son temps, pour retrouver une continuité historique et, surtout, le sens de l'écriture initiale. »

À la compréhension du patrimoine succèdent les enjeux contemporains, comme le rapport au vivant, que Camille Salomon choisit de développer à plusieurs niveaux. Un mur dont les anfractuosités serviront aux oiseaux pour nicher, une toiture végétale en R+5 et, dans les cimes de béton, au R+15, des nichoirs à faucons, des choix guidés par l'expertise d'écologues avec qui elle travaille lors du concours. Et l'architecte de citer Jacques Prévert : « J'ai appris très tard à aimer les oiseaux. » Une poésie qui l'accompagne pour tracer les contours des nouveaux balcons, devenus loggias, destinées à accueillir la possible rencontre entre oiseaux et habitants. Là, elle évoque Jeanne Gang qui,



45 avenue de Verdun, Montrouge

dans un ouvrage récent (*L'Art de greffer en architecture*, Parks Books, 2024), propose d'appliquer la technique horticole de la greffe à l'architecture et à l'urbanisme. « Pour ce projet, j'avais également utilisé le mot "greffe" pour parler des extensions de balcons. La définition que Jeanne Gang donne est très juste, tant dans la relation d'interdépendance des éléments neufs et existants que dans la "rénovation" que sous-tend la greffe. »

« C'est dans le détail que se situe la rencontre. On passe beaucoup de temps sur un bâtiment. Pour éviter une lecture confuse, il faut laisser une attention, un point d'accroche qui attire le regard et souligne les égards de l'architecte pour l'usager ou l'usagère. »

Ayant fait ses armes auprès de l'agence LIN, à Berlin, Camille Salomon sait que le détail n'en est jamais un. « En Allemagne, les architectes ont une culture technique très poussée. Les dessins d'exécution sont particulièrement précis et très présents. Cette façon de faire m'a appris à entrer dans un niveau de détail similaire. » De retour en France, elle livre à Montrouge en 2023 le foyer Barbara pour Jeunes travailleurs, du nom de la station sur laquelle vient se

poser, en diamant, une structure complexe qui doit composer avec une gageure toute francilienne : comment densifier au-dessus d'une infrastructure de mobilité ? Elle gagne en multipliant les façades, et donc les vues. À l'intérieur, elle dessine des tablettes d'allège qui invitent à regarder au-delà plutôt qu'en-dessous et, ainsi, concentrent en elles tout le propos du projet. La partie pour le tout, ou l'art de la métonymie. « C'est dans le détail que se situe la rencontre. On passe beaucoup de temps sur un bâtiment. Pour éviter une lecture confuse, il faut laisser une attention, un point d'accroche qui attire le regard et souligne les égards de l'architecte pour l'usager ou l'usagère. »

« Laisser une attention », c'est aussi ce qui ressort quand la discussion dérive sur les femmes en architecture. Pour l'architecte, les références féminines doivent être davantage convoquées. « Je fais partie d'une génération d'architectes qui s'est construite autour de rares figures féminines telles Lina Bo Bardi ou Charlotte Perriand. La mise en lumière de leur travail à travers des expositions a pu me servir de boussole. C'est pour cela que je tiens, aujourd'hui, à me constituer un référentiel personnel d'architectes femmes. » Afin de regarder les traces des autres, et laisser la sienne.

Anastasia de Villepin

« Je fais partie d'une génération d'architectes qui s'est construite autour de rares figures féminines telles Lina Bo Bardi ou Charlotte Perriand. La mise en lumière de leur travail à travers des expositions a pu me servir de boussole. C'est pour cela que je tiens, aujourd'hui, à me constituer un référentiel personnel d'architectes femmes. »



Foyer Barbara pour Jeunes travailleurs, LIN et Camille Salomon Architecte (2023)



Emmanuelle Déchelette

Bâtir écologique au féminin

Née en 1990 à Saint-Cloud

2017 : Diplômée de l'ENSA-Paris
Val de Seine

2019 : Cofondation de l'agence
Déchelette Architecture avec son
frère Philibert

2022 : Lauréate du prix « Europe 40
Under 40 »

2018-2023 : Projet de la Casa Franca

2023 : Agence lauréate des AJAP
(Albums des jeunes architectes
et paysagistes)

Lauréate de la mention spéciale
du prix des Femmes architectes de
l'ARVHA, catégorie « Jeune femme
architecte de l'année »

2024 : Participation à la Tallinn
Architecture Biennale

Fille d'un architecte du patrimoine et d'une militante écologiste, Emmanuelle Déchelette, née en 1990, effectue ses études à l'ENSA Paris-Val de Seine dont elle sort diplômée en 2017. Son parcours d'étudiante est marqué par une première sensibilisation à la question écologique dans sa dimension constructive autant que théorique, grâce au cours de philosophie écologique dispensé par Olivia Bianchi. Question qu'elle

développera ensuite dans un projet de fin d'études sur le matériau terre. Sa formation est également jalonnée par deux longues césures, fondatrices de son positionnement. La première entre Istanbul et l'Inde, période durant laquelle elle s'implique dans le chantier de l'extension d'un monastère bouddhiste au Tibet mobilisant les traditions constructives locales. La seconde à Londres, en stage chez Norman Foster, où elle découvre à la fois les compétences pluridisciplinaires de l'agence, les effets cloisonnants d'un management hiérarchique et la distinction entre l'expérimentation technique privilégiée par l'agence et l'engagement écologique doublé de l'ancrage local qu'elle choisira de développer par la suite.

Le dialogue avec la maîtresse d'ouvrage ouvre à l'architecte un champ d'expérimentation sur la programmation, la mise en œuvre de matériaux biosourcés et la gestion bioclimatique de l'édifice.

Après son diplôme, l'opportunité d'une commande lui permet de collaborer avec son frère Philibert dès 2017, puis de fonder ensemble leur agence en 2019. La Casa Franca, réalisée pour l'artiste Sarah Valente à Paris dans le 18^e arrondissement, est livrée en 2023. Le dialogue avec la maîtresse d'ouvrage ouvre à l'architecte un champ d'expérimentation sur la programmation, la mise en œuvre de matériaux biosourcés et la gestion bioclimatique de l'édifice. Le programme se développe verticalement du

public au privé : depuis la salle d'exposition et d'expérimentation artistique en sous-sol à l'atelier au rez-de-chaussée, aux chambres pour artistes résidents au premier étage, puis aux appartements privés de l'artiste en haut. Chaque étage est modulable et autonome, possédant ses propres équipements et même son propre accès pour le sous-sol. De l'infrastructure béton à la superstructure en bois et pisé, le projet est conçu dans les moindres détails et donne une large place à l'artisanat. Le thème de la forêt, central dans l'œuvre de l'artiste commanditaire de la maison, est symbolisé sous la forme d'un arbre métaphorique reliant verticalement les différents étages par le vide et la lumière au fil de trémies et de verrières. L'attention à la matérialité se développe également sur place à travers l'enveloppe de terre crue pisée. Le langage est épuré, négociant entre les grandes baies modernes, la régularité d'une grille orthogonale, les teintes et les lignes de composition des façades parisiennes (soubassement, corps et attique revêtu de zinc).

Succèdent à ce premier projet expérimental plusieurs autres chantiers de logements privilégiant les matériaux biosourcés, l'une des compétences reconnues de l'agence, mais aussi des réhabilitations et surélévations, principalement en Île-de-France. Notamment la réhabilitation d'un immeuble de bureaux à Paris (2022) et celle de 26 logements et un commerce à Asnières-sur-Seine (2023), mais aussi la construction de 35 logements, dont trois en pisé porteur, à Montévrain (2024), de huit logements


 Casa Franca, Paris 18^e

sociaux en structure bois et façade en terre à Boulogne-Billancourt (2024), ou encore d'un immeuble en pierres massives de 72 logements sociaux à Paris, en cours de réalisation (2025).

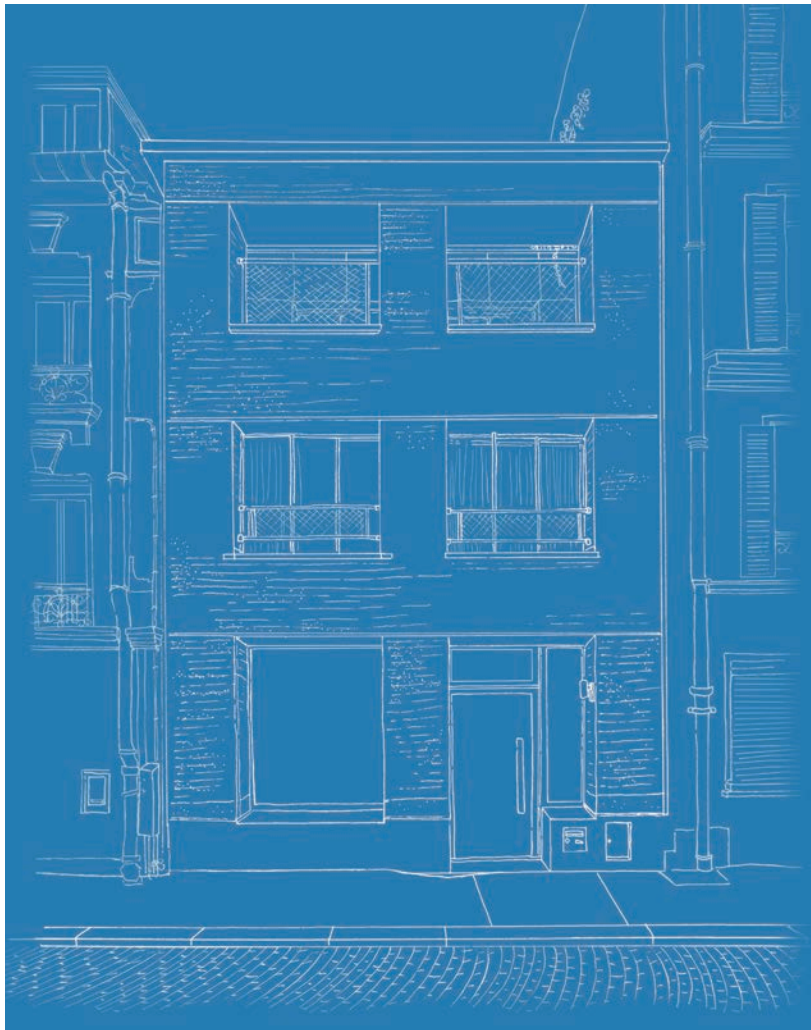
Au fil de ces projets, la méthode de conception de l'agence se consolide. Si la mise en œuvre des matériaux biosourcés reste un fil rouge pour incarner une adaptation nécessaire de la construction aux enjeux écologiques, les réflexions s'attardent également sur l'implantation et les qualités spatiales de vue, de lumière et de partition qu'elle générera, puis sur l'organisation du programme favorisant la qualité d'usage et les transitions du public au privé, dans l'immeuble comme dans le logement. L'exploration des solutions s'appuie sur la production de schémas, le dessin permettant de visualiser les données, de les mettre en ordre et en espace, de les communiquer. Mais le dessin affine aussi la conception des façades et des volumes. À la massivité de la terre et de la pierre répond souvent la finesse de l'aluminium et du zinc qui permettent de les protéger en couverture ; à la régularité des piliers fait écho l'ébrasement du tableau des fenêtres, faisant de la technique vernaculaire réinterprétée un langage contemporain affirmant son urbanité, voire son classicisme, entre ordonnancement

et ornementation assumée. Selon l'architecte, « l'ornementation est une forme de générosité, c'est une forme de préciosité qu'on offre à l'habitant ». Emmanuelle Déchelette allie ainsi une générosité envers les habitants et un soin particulier apporté à la dimension écologique, culturelle et sociale de la construction, englobant l'architecture dans une vision holistique de l'acte de bâtir. Une vision dotée d'un certain féminisme : être architecte autrement, en incluant aussi bien les personnes, le vivant, la matière que la culture, l'engagement, l'être au monde, avec délicatesse et empathie.

Plusieurs prix ont déjà souligné l'engagement et la qualité de la production de l'agence : en 2022, le prix « Europe 40 Under 40 » attribué par l'European Centre for Architecture Art Design and Urban Studies et le Chicago Athenaeum : Museum of Architecture and Design ; en 2023, Emmanuelle Déchelette reçoit la mention spéciale dans la catégorie « Jeune femme architecte de l'année » lors de la remise du prix des Femmes architectes créé par l'Association pour la recherche sur la ville et l'habitat (ARHVA) ; la même année, l'agence est lauréate des Albums des jeunes architectes et paysagistes (AJAP), concours organisé par le ministère de la Culture avec la participation de la Cité de l'architecture et du patrimoine et le soutien de l'Institut français.

Juliette Pommier

Emmanuelle Déchelette allie ainsi une générosité envers les habitants et un soin particulier pour la dimension écologique, culturelle et sociale de la construction, englobant l'architecture dans une vision holistique de l'acte de bâtir.



Casa Franca, Déchelette Architecture (2023)

Glossaire

Les écoles d'architecture

UP : unité pédagogique, ancienne appellation des ENSA : École nationale supérieure d'architecture.

• En Île-de-France

ENSA Paris-Belleville : École nationale supérieure d'architecture de Paris-Belleville
ENSA Paris-Est : École nationale supérieure d'architecture de la ville & des territoires Paris-Est, anciennement École nationale d'architecture de la ville et des territoires de Marne-la-Vallée
ENSA Paris-Malaquais : École nationale supérieure d'architecture de Paris-Malaquais
ENSA Paris-La Villette : École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette
ENSA Paris-Val de Seine : École nationale supérieure d'architecture de Paris-Val de Seine
ENSA Versailles : École nationale supérieure d'architecture de Versailles
ESA Paris : École spéciale d'architecture

• En régions

ENSAP Bordeaux : École nationale d'architecture et de paysage de Bordeaux
ENSA Bretagne : École nationale supérieure d'architecture de Bretagne
ENSA Lyon : École nationale supérieure d'architecture de Lyon
ENSA Nantes : École nationale supérieure d'architecture de Nantes
ENSA Normandie : École nationale supérieure d'architecture de Normandie
ENSA Strasbourg : École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg
ENSA Grenoble : École nationale supérieure d'architecture de Grenoble

• À l'étranger

AA : Architectural Association School of Architecture de Londres

Autres établissements cités

École Boulle : École supérieure des arts appliqués et lycée des métiers d'art, de l'architecture intérieure et du design
ENSBA : École nationale supérieure des beaux-arts de Paris
EAAF : Écoles d'art américaines de Fontainebleau
ENS : École normale supérieure
ESTP : Grande école d'ingénieurs de la construction

Autrices et auteur de l'ouvrage

Julie André-Garguilo

Autrice du portrait de LA Architectures

Julie André-Garguilo est architecte, maîtresse de conférences associée et docteure en architecture. En 2023, elle fonde l'atelier Lieue qui concentre son activité sur le territoire rural corrézien. Elle enseigne le projet d'architecture à l'ENSA Clermont-Ferrand. Ses recherches abordent l'architecture par le prisme de la sociohistoire : sa thèse a éclairé la fabrique de l'architecte extraordinaire à l'Architectural Association School of Londres et elle s'intéresse désormais aux écoles des ruralités, leur émergence et structuration.

Stéphanie Bouysse-Mesnager

Autrice du portrait de Marion Tournon-Branly

Diplômée d'architecture, historienne de l'architecture et maîtresse de conférences à l'ENSA Nantes (CRENAU, UMR AAU), Stéphanie Bouysse-Mesnager est spécialiste de l'histoire des femmes et du genre en architecture en France aux 19^e et 20^e siècles. Elle a soutenu une thèse de doctorat portant sur l'histoire des pionnières (université de Strasbourg, 2023). Elle a codirigé la publication de l'ouvrage *Dynamiques de genre : la place des femmes en architecture, urbanisme et paysage* (Parenthèses, 2023) avec Stéphanie Dadour, Isabelle Grudet, Anne Labroille et Élise Macaire.

Margaux Darrieus

Autrice du portrait de Véronique Descharrières

Margaux Darrieus est maîtresse de conférences à l'ENSA Paris-Malaquais, et membre du laboratoire Architecture Culture Société (ACS, UMR AUSser 3329) de cette même école. Elle est aussi journaliste pour la revue *AMC*. Dans ces multiples lieux, elle déploie son activité de critique d'architecture pour interroger les manières d'être et de faire des architectes, en prise avec les enjeux socio-environnementaux contemporains. Elle a été lauréate des AJAP 2023, catégorie « Autres voies de l'architecture », au titre de la critique d'architecture.

Anastasia de Villepin

Autrice des portraits d'Atelier MLH et de Camille Salomon

Anastasia de Villepin est journaliste et rédactrice en chef adjointe de la revue *L'Architecture d'Aujourd'hui* depuis 2018. Diplômée de l'École du Louvre et titulaire d'un master en histoire de l'architecture, elle a écrit de nombreux articles sur les questions d'inclusivité dans l'architecture et l'urbanisme, et a réalisé plusieurs portraits de femmes architectes internationales (Dorte Mandrup, Mariam Issoufou Kamara, Paola Viganò).

Béatrice Durand

Autrice du portrait de Françoise-Hélène Jourda

Béatrice Durand est diplômée d'architecture, journaliste et chercheuse au sein du laboratoire LET à Paris. Au sortir de ses études, elle s'intéresse à la diffusion de l'architecture auprès du grand public et au rôle des publications dans la conception et la production architecturales. Co-rédactrice en chef du magazine *EcologiK* au moment de son lancement (2007), elle s'est depuis spécialisée sur les questions écologiques. Elle a notamment poursuivi sa réflexion sur l'arrivée de cet enjeu en France au tournant des années 2000 à travers un doctorat soutenu en 2023.

Bérénice Gaussein

Autrice des portraits d'Adrienne Gorska et de Juliette Tréant-Mathé

Bérénice Gaussein est architecte du patrimoine et historienne de l'architecture. Elle est maîtresse de conférences à l'ENSA Clermont-Ferrand, membre permanente de l'UMR Ressources et associée au LIAT. Praticienne, elle est associée et cofondatrice de l'agence tga.

Vincent Laureau

Auteur du portrait de Claire Dycha

Vincent Laureau est architecte DPLG, diplômé de l'ENSA Normandie en 2005. Après plusieurs expériences professionnelles, il effectue un master en géographie (laboratoire GECKO, université Paris Nanterre, 2008), puis un doctorat en urbanisme sur la construction en terre crue au Mali : *Apprendre de Bamako* (2020). En 2016, il est titularisé maître de conférences en TPCA à l'ENSA Paris-Val de Seine. Depuis 2024, il est enseignant à l'ENSAP Bordeaux et chercheur au GRECCAU. Il est membre du collectif TODO Architecture situé à Libourne.

Juliette Pommier

Autrice du portrait d'Emmanuelle Déchelette

Juliette Pommier est docteur en architecture, maîtresse de conférences à l'ENSA Paris-La Villette, membre du laboratoire Architecture, Histoire, Techniques, Territoires, Patrimoines (AHTTEP). Elle a récemment publié *De l'architecture à la ville, Une anthologie des écrits de Bernard Huet* (Zeug, 2020) et codirigé, avec Nathalie Lancret et Christian Pédelahore de Loddis, *Métropoles d'Asie-Pacifique, Formation, Recherche, Coopération en architecture et urbanisme, 1981-2011* (Snoeck, 2024).

Maryse Quinton

Autrice du portrait d'Éléonore Morand

Diplômée d'architecture de l'ENSAB, Maryse Quinton vit et travaille à Nantes. Spécialisée dans le domaine de l'architecture, elle est journaliste, collaboratrice régulière du magazine *d'a* et travaille également avec différents magazines, français et étrangers. Elle est par ailleurs maîtresse de conférences associée en TPCA à l'ENSA Nantes et autrice de plusieurs ouvrages dont le dernier en date est *Habiter autrement* (Éditions de La Martinière, 2021).

Isabelle Regnier

Autrice du portrait d'Iwona Buczkowska

Journaliste au *Monde*, Isabelle Regnier est responsable depuis 2018 de la rubrique Architecture et patrimoine. Elle participe régulièrement aux « Rendez-vous critique de l'architecture », l'émission de débat organisée par la Cité de l'architecture et du patrimoine, et anime le podcast « Archi intéressant », diffusé sur le site de la Cité de l'architecture et sur *lemonde.fr*. Elle a longtemps écrit sur le cinéma, d'abord pour la revue *Les Cahiers du cinéma*, puis au *Monde*, de 2002 à 2018, et a par ailleurs réalisé deux documentaires : *La Rue est à eux* (2010) et *Pièce montée* (2012).

Giulia Tellier Silva

Autrice des portraits d'Emmanuelle Patte et de Charlotte Picard

Giulia Tellier Silva est diplômée d'architecture depuis 2018. Après trois ans au sein de l'atelier Construire fondé par Patrick Bouchain, elle entame, sous contrat avec le ministère de la Culture, une thèse en théorie et histoire de l'architecture au sein du laboratoire Architecture Culture Société (ACS) de l'ENSA Paris-Malaquais, affilié à l'ENS. Sa thèse est intitulée *Lavorare Stanca, Travailler fatigued. L'architecture contemporaine comme travail réel : idéologies, organisations, épistémologies*.

Marie Tesson

Autrice des portraits de Nasrine Seraji et de Françoise N'Thépé

Diplômée de l'ENSA Nantes, Marie Tesson est doctorante en architecture. Elle travaille sur l'architecture comme pratique de *care* sous la direction de la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury et de l'architecte Antonella Tufano. Elle enseigne le projet architectural à l'ENSA Nantes, et la culture du soin à l'École de design CY-Cergy. Elle a notamment participé au travail de commissariat de l'exposition « Soutenir » (2022) au Pavillon de l'Arsenal.

Crédits photographiques

Portraits illustrés par **Aurélie Vanhove** d'après photographies.

Bâtiments illustrés par **Léa Samson** d'après photographies.

Adrienne Gorska

Portrait d'après photographie (cliché anonyme).

Juliette Tréant-Mathé

Portrait d'après photographie (cliché anonyme).

Marion Tournon-Branly

Portrait d'après le *Portrait de Marion Tournon-Branly* (Académie d'Architecture / Cité de l'architecture et du patrimoine / Archives d'architecture du xx^e siècle).

Iwona Buczkowska

Portrait d'après une photographie de Patricia Stroud.
Collège Pierre-Semard d'après une photographie d'Eustachy Kossakowski.

Françoise-Hélène Jourda

Portrait d'après photographie (cliché anonyme).

Nasrine Seraji

Portrait d'après une photographie de Noëlla TW Kwok.
Ateliers Jourdan-Corentin-Issuire d'après une photographie de 11h45 photographie d'architecture.

Emmanuelle Patte

Portrait et école Saint-Exupéry zéro énergie d'après des photographies de Méandre / Panorama.

Véronique Descharrières

Portrait d'après une photographie de Véronique Descharrières.
Parc zoologique de Paris d'après une photographie d'Iwan Baan.

Françoise N'Thépé

Portrait d'après une photographie de Marjolijn de Groot.
Immeuble de logements ZAC Paris Rive Gauche d'après une photographie d'Olivier Ansellem.

Charlotte Picard

Portrait d'après une photographie de Maelle Valfort.
Centre de loisirs Jacques-Chirac d'après une photographie de Juan Sepulveda.

LA Architectures

École maternelle Vincent-Auriol d'après une photographie de Charly Broyez.

Atelier MLH

Portrait d'après une photographie de J. Briaud.

Éléonore Morand

Portrait et salle municipale Rosa Bonheur d'après des photographies de Brigitte Bouillot.

Claire Dycha

Portrait d'après une photographie de Sonia Beygi.

Camille Salomon

Foyer Jeunes travailleurs d'après une photographie de Clément Guillaume.

Emmanuelle Déchelette

Portrait d'après une photographie de Lana Deluigi.

NB : Les photos des bâtiments non créditées ont été prises par le groupe de travail de la Maison de l'architecture Île-de-France.

Malgré nos recherches, certains ayants droit des inspirations photographiques n'ont pu être identifiés. La Maison de l'architecture Île-de-France reste à leur entière disposition.



maison de
l'architecture
ARCHITECTURE - URBANISME - PAYSAGE
ÎLE-DE-FRANCE



© Éditions Maison de l'architecture Île-de-France
2024

Maison de l'architecture Île-de-France
148 rue du Faubourg-Saint-Martin, 75010 Paris
contact@maisonarchitecture-idf.org
01.42.09.31.81

ISBN : 978-2-918712-10-7

Cet ouvrage, initié par la Direction régionale des affaires culturelles Île-de-France, est une œuvre collective pilotée et produite par le groupe de travail « Femmes architectes franciliennes » de la Maison de l'architecture Île-de-France.

Membres du groupe de travail :

Stéphanie Bouysse-Mesnager
Margaux Darrieus
Anne Labroille
Isabelle Michard
Léa Mosconi
Solène Pasztor
Léa Samson
Aurélie Vanhove
Lou Vincent de Lestrade

Pilotage du groupe de travail :

Anne Labroille

Coordination éditoriale :

Anne Labroille et Margaux Darrieus

Design graphique :

Solène Pasztor
Lou Vincent de Lestrade

Illustrations :

Léa Samson (pour les bâtiments)
Aurélie Vanhove (pour les portraits)

Secrétariat de rédaction :

Anne Terral

Polices utilisées :

Yaldevi Colombo et Georgia

Impression :

Imprimerie SNEL

Dépôt légal : octobre 2024



**PRÉFET
DE LA RÉGION
D'ÎLE-DE-FRANCE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*



**maison de
l'architecture**
ARCHITECTURE - URBANISME - PAYSAGE
EN ÎLE-DE-FRANCE

me mo

Mouvement pour l'Équité
dans la Maîtrise d'Oeuvre

25 euros

